

NOUVEAU JOURNAL

HELVÉTIQUE,

OU

ANNALES LITTÉRAIRES

ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse,

DEDIÉ AU ROI.

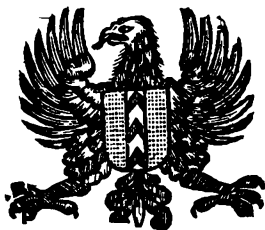
---

---

JUILLET 1775.

---

---



A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.





---

NOUVEAU JOURNAL  
*HELVÉTIQUE.*

---

JUILLET 1775.

---

*PREMIERE PARTIE.*  
ANNALES LITTÉRAIRES  
*DE LA SUISSE.*

---

I. *La Théologie chrétienne*, 3 volumes in-8<sup>o</sup>.  
*Lausanne*, 1774.

L'ÉTUDE de la véritable théologie chrétienne doit être regardée comme la plus importante de toutes celles qui peuvent occuper l'intelligence & le loisir des hommes. Pourquoi donc cette étude est-elle abandonnée aux seuls ecclésiastiques, & négligée par tous ceux qui d'ailleurs ont le tems, les talens & l'occasion d'exercer aussi utilement leur esprit? A peine a-t-on dans la jeunesse étudié un catéchisme, qu'on croit en savoir assez sur le christianisme; on laisse à ceux qui sont appelés à l'enseigner, le soin d'appro-

fondir ses dogmes & sa morale. L'auteur du livre que nous annonçons, semble avoir eu le dessein de mettre cette science à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, en publiant en français un ouvrage qui tient le milieu entre ces *in-folio* qui ne sont consultés, comme il dit, que par les savans, & ces catéchismes familiers que nous mettons entre les mains de nos enfans. J'avoue cependant qu'il y a dans ces trois volumes quelques questions agitées qui appartiennent, il est vrai, à la théologie protestante, telle qu'elle est enseignée dans les auditoires, mais nullement à la théologie chrétienne; quoique je convienne en même tems que l'auteur modéré, circonspect & point décisif, traite ces questions, peu essentielles dans le christianisme, avec une sage réserve; cherchant toujours à réunir les esprits partagés & tirant sans cesse des conséquences morales de tout ce qu'il propose & de tout ce qu'il traite.

Il y a dans ce livre un ordre facile à saisir, & le style en est simple, clair; mais il n'est pas toujours correct, & on aurait souhaité sur certains articles importans un peu plus de chaleur & de force. L'auteur s'est peint dans son ouvrage; il y montre de la candeur, de la modération & de la simplicité, qualités vraiment estimables dans un théologien.

Son zele ne paraît s'animer que contre

les impies & les incrédules & leurs productions ténébreuses, & il s'écrie dans sa préface : " O religion aimable de mon Sauveur , toujours pure , sainte & sublime ! ô foi simple , ferme , efficace , de nos sages ancêtres ! ô mœurs antiques , si décentes & si respectables , qui avez toujours fait vivre nos peres avec honneur , jusqu'au dernier terme de la vie , & qui feriez encore le vrai bonheur de leurs enfans , s'ils savaient suivre les mêmes traces , qu'êtes-vous donc devenues ? Avez-vous quitté notre chere patrie pour jamais ? Quand est - ce que le noir torrent de l'irreligion finira ses ravages & rentrera dans ses bords ténébreux ? Pourra-t-il renverser d'un même coup les saintes maximes du véritable honneur , les principes de la religion , les fondemens de la société , les appuis de nos devoirs , les droits de nos maîtres légitimes , les autels de notre Dieu , & les espérances qui sont essentielles à nos cœurs ! „

L'auteur a cru devoir donner à tout son ouvrage la forme ordinaire d'un catéchisme , par demandes & par réponses , en suivant l'exemple de Pegorier , de Saurin , & d'autres théologiens réformés.

Après les préliminaires qui traitent en trois chapitres de la théologie & de la religion en général , & du plan de tout l'ouvrage , il entre en matiere , & partage son grand sujet en huit livres. 3

Le premier regarde Dieu, son existence & ses attributs envisagés selon les lumières de la raison. Ces importantes matières sont traitées en quinze chapitres divisés en plusieurs articles. On ne devine pas pourquoi il n'a pas fait dans ce livre un chapitre sur la providence, & pourquoi il renvoie à considérer ce sujet, sur lequel la raison nous instruit aussi, au troisième livre, après avoir parlé de la chute de l'homme. L'homme en sortant des mains de son Créateur, l'homme dans l'état d'innocence, avant sa chute, était sans doute soumis à la providence de son Dieu, & la raison le conduisait à reconnaître cette dépendance.

Dans le second livre, on parle de la révélation divine & de toutes les questions auxquelles elle donne lieu, de sa nécessité & de ses caractères, de l'authenticité, de l'intégrité, de la divinité & de l'autorité des livres sacrés, de la perfection, de la clarté & de l'usage de l'Écriture-sainte. C'est la matière de dix-huit chapitres, & à cette occasion dans le quatrième on discute la question du juge des controverses.

On considère dans le troisième livre, les principales vérités & les principaux faits que l'ancien testament nous offre. On est surpris de trouver ici, dans le premier chapitre de ce livre, les questions relatives au mystère

de la Trinité discutées. Assurément il n'y eut jamais de contestation parmi les Juifs sur ce mystere. C'est dans le troisieme & le quatrieme siecle qu'elles naquirent. Il semble donc que l'auteur aurait pu renvoyer à discuter cette question, dans le livre sixieme & dans le chapitre quinze de ce livre, où il es-  
 saie de tracer l'histoire de l'église, & des controverses qui l'ont malheureusement agitée.

Les principaux faits que le nouveau testament présente font le sujet du quatrieme livre; la prédication de Jean-Baptiste; la vie, la personne de Jésus-Christ, son humiliation, son exaltation, l'envoi du saint-Esprit, la mission des apôtres, la ruine de Jérusalem, la vocation des Gentils.

On développe dans le cinquieme livre, les conditions de l'alliance de grace & ses avantages présens. L'auteur commence dans le premier chapitre de ce livre, à exposer tout ce que la raison & la conscience nous découvrent sur les loix naturelles, sur leur existence, leur nature, leur utilité, leur légitimité, leur sanction. On est encore surpris de trouver ces questions importantes, qui appartiennent à la religion naturelle, développées dans cet endroit. Ces matieres appartenaient, ce semble, au livre premier, & devaient être placées immédiatement après

la contemplation des vérités que la raison nous enseigne par rapport aux perfections de l'Être suprême. La raison nous découvre d'abord les vérités essentielles de la religion naturelle, ce sont les perfections divines & sa providence ; ensuite elle nous fait connaître nos devoirs, qui sont les loix naturelles, données à l'homme par la raison, la conscience, ou l'instinct moral.

Il s'agit dans le livre sixieme, de l'église chrétienne, & on y parle de sa nature, du culte qui y est célébré, des attributs de cette église, de ses marques, de ses membres, de ses ministres, de son gouvernement. On discute ensuite la question de la primauté de l'apôtre saint Pierre & de celle du pape. Enfin on trace un tableau abrégé de l'histoire de l'église, depuis la création du monde jusqu'à nos jours. L'histoire jusqu'à Jésus-Christ comprenant quatre mille ans, est partagée en huit époques remarquables, & on suit dès lors l'histoire de l'église chrétienne, en la partageant de siècle en siècle jusqu'au dix-huitieme. Il serait à souhaiter que ce tableau abrégé, où les événemens sont choisis & rassemblés avec discernement, fût aussi présenté avec un style plus varié, plus agréable, plus capable de fixer l'attention & de graver les faits dans la mémoire. L'auteur judicieux, mais toujours froid & monotone,



paraît avoir trop négligé les agrémens du style , si nécessaires pour faire goûter les meilleures choses.

On traite dans le septieme livre , des secours pour le salut , des secours intérieurs de l'Esprit de Dieu , & des secours extérieurs , parmi lesquels on met les sacremens. On parle à cette occasion du baptême , de la sainte cene , & des principales controverses avec l'église romaine sur l'eucharistie.

Enfin le huitieme & dernier livre présente ce que le christianisme enseigne sur l'économie future , sur l'immortalité de l'ame , & son état après la mort , sur la fin du monde , la résurrection des corps , le jugement dernier , la vie éternelle.

Après avoir ainsi tracé l'esquisse de cet ouvrage utile , nous réservons à faire choix pour un autre journal , d'une matiere , afin de faire connaître la maniere dont elles sont traitées.

( *La suite au Journal prochain.* )

I. *Les vrais Principes de la lecture , de l'orthographe & de la prononciation française , de feu M. VIARD , revus & augmentés par M. LUNEAU DE BOISJERMAIN. Ouvrage utile aux enfans , qu'il conduit par*

*degrés de l'alphabet à la connaissance des regles de la prononciation, de l'orthographe, de la ponctuation, de la grammaire, de la prosodie française; principalement destinés aux étrangers, auxquels on s'est proposé d'abrèger l'étude de notre langue, & généralement adoptés dans toutes les écoles de France. Neuchatel sous Paris, 1775, brochure in-8°.*

ENTRE les livres élémentaires qui manquent dans nos écoles & dans nos familles, on doit placer des principes simples & méthodiques, pour apprendre à lire, à prononcer, à orthographier les mots de notre langue. Le petit livret connu parmi nous sous le nom de *Palette double & simple*, n'est rien moins que propre à l'usage auquel on l'emploie. On n'y trouve ni méthode, ni principes, & il n'y a que la force de la routine qui puisse conserver un livre aussi mal fait, dans un siècle où l'on se pique de parler & d'écrire correctement sa langue. Il faut convenir aussi que les effets de cette négligence sont bien sensibles. On voit très-peu d'enfans qui au sortir des écoles n'aient des vices de prononciation révoltans. Il n'en est aucun qui sache lire, aucun qui connaisse les premiers élémens de la grammaire française. Ces habitudes contractées dans la première enfance, se conservent souvent toute

la vie , & nous entendons dans les tribunaux & jusques dans les chaires une prononciation vicieuse & des barbarismes choquans.

La Société Typographique de Neuchatel en Suisse a senti ce défaut , & elle a tâché de le réparer , en réimprimant les *Principes de la lecture* , &c. de M. Viard , retouchés par M. Luneau de Boisjermain. Elle croit faire une chose utile au public , si elle réussit à faire connaître cet ouvrage , & à le répandre dans cette partie de la Suisse où l'on parle français.

Pour cet effet, elle a changé dans son édition tout ce qui était relatif à la religion catholique romaine, & elle a substitué aux prières & aux autres exercices de mémoire , destinés pour les écoles romaines , les prières que l'on met parmi nous dans la bouche des enfans. Elle a corrigé toutes les phrases où l'auteur parle le langage d'une communion particulière , pour y mettre par-tout le langage du chrétien.

L'ouvrage est distribué en deux parties générales. La première , qui n'est pas la moins importante , par-tout où la première éducation est abandonnée à des gens peu instruits , contient des instructions détaillées pour les personnes qui enseignent à lire. L'auteur y rend raison de sa méthode , & ex-

plique avec la plus grande simplicité ce que le maître doit savoir & ce qu'il doit faire. Chaque leçon est ainsi précédée de son instruction particulière.

La seconde partie est destinée aux écoliers. Après leur avoir appris à distinguer les lettres & les caractères qui varient leur intonation, on leur présente des sons d'une consonne & d'une voyelle, & des mots de deux, trois & quatre syllabes formés des mêmes sons qu'ils savent prononcer. Viennent ensuite des sons formés de deux consonnes & d'une voyelle, & des mots de différentes syllabes formés des mêmes sons. On met après cela sous les yeux des élèves des voyelles unies à d'autres voyelles, avec la manière de les prononcer. Après tous ces préliminaires dont on sent la nécessité, on trouve des pièces de lecture composées de monosyllabes, & enfin des lectures suivies. Aux prières les plus simples que l'on met d'abord dans la bouche des enfans, telles que l'oraison dominicale, le symbole des apôtres, le décalogue, &c. on a joint quelques beaux morceaux de poésie sacrée, dont on pourra enrichir la mémoire des enfans.

Depuis la page 67 à la page 82, on s'attache à perfectionner la lecture, en rassemblant des mots qui montrent toutes les diverses prononciations des voyelles ou des conson-

nes simples & composées. Pour former de bonne heure les enfans à la quantité des syllabes, on donne, page 82-98, un extrait du traité qu'en a fait l'abbé d'Olivet : morceau précieux, qui doit être mis dès le commencement sous les yeux des élèves, avant qu'ils aient contracté des habitudes vicieuses. Et que l'on ne s'imagine pas que cette étude soit pénible. On leur fait lire la regle & les mots qui servent d'exemple. Par-là on les accoutume à les prononcer comme il faut. L'habitude s'acquiert en répétant fréquemment le même exercice. Ainsi l'enfant lira : *AGE est long dans âge, il est bref dans cage, page, &c.*

Les autres exemples de lecture sont d'abord des notions courtes & précises de toutes nos connaissances. Il est important que le maître s'arrête à considérer avec l'enfant ces différens objets, à les retourner, pour ainsi dire, sous ses yeux. Il peut ainsi jeter adroitement des germes propres à donner de la fécondité à l'esprit.

Enfin les premiers élémens de la grammaire française, nous ont paru proposés avec cette simplicité nécessaire à cet âge. On les fait lire d'abord plusieurs fois, on les explique sans étalage d'érudition; on exerce les enfans à connaître les parties du discours, à décliner les noms, à conjuguer les verbes, &c.

Nous ne connaissons rien de mieux pour donner aux enfans une connaissance pratique de leur langue , pour prévenir les prononciations vicieuses , & les préparer à écrire & à parler correctement. Il est à souhaiter que la Société Typographique atteigne le but qu'elle se propose en mettant cet ouvrage entre les mains des instituteurs.

---

III. Le célèbre professeur *Leonard Euler* , directeur de la classe de mathématiques à Berlin , publia en 1773 un ouvrage très-profond & d'une grande importance pour la navigation , sous le titre de *Théorie complète de la construction & de la manœuvre des vaisseaux*. S. M. T. C. sur le rapport du ministre de la marine , vient de faire remettre à cet illustre compatriote , une somme de 6000 livres.





S E C O N D E P A R T I E.  
 NOUVELLES LITTÉRAIRES  
 D E L' E U R O P E.

I. *La vie du pape Clément XIV, GANGANELLI. Avec cette épigraphe :*

In tempore iracundiæ factus est reconciliatio.  
*Eccl. cap. 44, v. 17.*

*A Paris, 1775, chez la veuve Defaint, libraire, rue du Foin S. Jacques, in-12.*

**C**ET ouvrage rassemble tout ce que M. le marquis de Caraccioli a pu recueillir sur la vie publique & la vie privée du pontife. Le style est simple & correct, comme il convient à l'histoire. La narration tient un peu du panégyrique ; on y peut trouver quelques traits qui sentent le couvent, mais on lira avec plaisir les anecdotes qui peignent le caractère & les talens du feu pape.

Jean-Vincent-Antoine Ganganelli naquit en 1705, au bourg de Saint-Archangelo, près de Rimini ; son pere était médecin ; on a vu des hommes parvenir de plus loin encore à la thiare. Dès son enfance il montra

d'heureuses dispositions ; il entra de bonne heure dans l'ordre de saint François. Lorsqu'on combattait son inclination pour le cloître , & qu'on lui conseillait de se contenter d'embrasser l'état ecclésiastique, il répondait gaiement, mais sans attacher sans doute beaucoup d'importance à ses paroles : si c'est la piété qui vous fait parler, vous conviendrez qu'elle brille éminemment chez les disciples de saint François, où je veux me retirer ; si c'est l'ambition, où peut-elle être mieux que dans un ordre qui fit la fortune de Sixte-Quatre & de Sixte-Quint ? Ganganelli ne pensait pas que cette plaisanterie dût être un jour sérieuse.

Le trait le plus plaisant qu'on raconte avec les autres prodiges qui préparaient la grandeur de Ganganelli, est celui-ci. Il allait un jour à Assise ; il rencontra un payfan dont il fit sa compagnie pendant plus d'une heure. Le manant, après l'avoir entendu parler, lui dit : c'est dommage que vous ne soyez qu'un frere convers (il en jugeait par son extérieur mal-propre & négligé) ; car il me paraît, mon frere, que si vous aviez étudié, vous pourriez bien être comme Sixte-Quint ; j'onfis son portrait chez nous, & je trouve que vous avez son air rusé.

Ganganelli remplit dans son couvent tous les emplois qui exigeaient des talens ; ses  
supérieurs



supérieurs l'attirerent à Rome ; il eût été général de son ordre , s'il n'avait pas toujours refusé cette dignité. Benoît XIV, qui était un des hommes qui savaient le mieux apprécier le mérite parce qu'il en avait beaucoup lui même , distingua celui de Ganganelli ; il le fit consultant du saint office ; la considération est attachée à cette place , & elle exige dans celui qui l'occupe , des connaissances peu ordinaires. Ce fut Clément XIII qui l'éleva à la pourpre ; mais ce ne fut pas sans peine qu'on lui fit accepter cet honneur ; il craignait l'envie ; il nommait dans son ordre des sujets qui , disait-il , le méritaient mieux que lui ; il conserva dans ce nouveau rang toute la modestie d'un religieux. Il est impossible , disait un seigneur Anglais , de voir le cardinal Ganganelli ; il ne me montre jamais que le plus modeste & le plus humble des religieux. Cette anecdote nous en rappelle une autre qui doit être placée avant sa promotion à la pourpre : il attirait les étrangers , & sur-tout les Français ; il ne trouva pas toujours dans ceux de cette nation des hommes bien raisonnables ; un jeune étourdi qu'il rencontra un jour se promenant dans le cloître de son couvent , lui dit qu'il n'y était venu que par désœuvrement , parce qu'il n'y a rien qu'il détestât autant que les moines. Peut-être , lui répon-

dit le religieux , les aimerez-vous mieux au réfectoire , & je vous prie de venir vous rafraîchir. C'est à Bologne que cette aventure lui arriva ; il fit revenir le jeune étranger de sa prévention , & il disait quelquefois , il est jeune , il est vif , mais il est aimable , & quelques années le rendront ce qu'il doit être.

Il vit naître sous Clément XIII les divisions qui affligèrent ce pontife ; il ne craignit point de déplaire aux cardinaux , en s'expliquant hautement sur la nécessité de déférer aux volontés des souverains. “ Si l'on ne veut pas voir la cour de Rome déchoir de sa grandeur , il faudra nécessairement se réconcilier avec les souverains ; ils ont les bras plus longs que les frontières , & leur pouvoir s'éleve au-dessus des Alpes & des Pyrénées. „ Ses sentimens ne contribuerent pas peu à lui concilier les suffrages de ces mêmes souverains , & à faciliter son exaltation à la chair de saint-Pierre. Il ne brigua point , il ne fit aucune intrigue dans le conclave ; il ne chercha point les honneurs ; ils vinrent le chercher. On sait qu'il dit à ceux qui lui demandèrent que , s'il voulait être pape , il le ferait : vous êtes trop peu pour que vous m'annonciez une vérité , & trop cependant pour que ce ne soit qu'un jeu. Il fut si peu ébloui de sa dignité suprême , que le lendemain on eut toutes les peines du monde à le

réveiller. Lorsqu'on lui demanda, après l'adoration, s'il n'était pas fatigué, il répondit qu'il n'avait jamais vu cette cérémonie plus à son aise, d'autant mieux qu'il se souvenait d'avoir été vivement repoussé à pareille fête, lorsqu'il n'était que simple religieux.

Clément XIV a offert un spectacle rare ; il écarta ses neveux, il ne voulut point les voir à Rome ; il savait les maux que le népotisme avait causés, & que ce fut sous les papes les plus pieux, que les neveux eurent le plus d'empire. Pressons-nous, mes amis, disait Alexandre VIII aux siens : *venti due ore sono sonate*. Il était fort vieux, & il voulait profiter, pour les enrichir, du peu de tems qu'il lui restait à vivre. Quand on parlait des siens à Clément XIV, il disait : " Si vous me les recommandez comme parens, je les aime de toute la plénitude de mon cœur ; si c'est à titre de pauvres, ils ont de quoi subsister, & l'on est toujours assez riche quand on a de quoi satisfaire ses besoins. „

On entre ici dans de grands détails sur l'extinction des jésuites ; elle n'aurait peut-être pas eu lieu, si ces religieux célèbres avaient été plus prudens : on se ferait contenté de les réformer ; mais leur orgueil le refusa, & leur dicta cette réponse téméraire, *sint ut sunt, aut non sint*. Ils ne se rappellèrent pas que Benoît XIV avait dit à leur

général Centurioni : il est de foi que j'aurai un successeur ; mais il n'est pas de foi que vous en aurez un. Ils se crurent nécessaires ; & ce ne fut qu'après un examen long & réfléchi, que le pape se décida. Lorsqu'il venait de signer ce bref, & qu'il le regardait encore sur son bureau, il s'écria avec cet enthousiasme que donne le sentiment d'avoir bien fait : *Ecco la dunquo fatta questa soppressione, non mene pento, non ni sono determinato che dopo aver tutto esaminato, e ponderato ; e perche l'ho giudicata utile e necessaria per il bene della chiesa, ho creduto dover farla, e la farei ancora se non fosse fatta. Ma questa soppressione mi dara la morte.* Le pressentiment qu'il avait de sa fin, ne pouvait être mieux fondé ; les satyres se multipliaient contre lui ; sans cesse on voyait des prophéties menaçantes, qui le préparaient à la mort. Ce fut dans ce tems qu'on fit parler le capucin de Viterbe ; on mit en jeu une jeune fille qui se dit inspirée, & qui annonça assez ceux qui l'inspiraient. Le fameux placard qui ne contenait que ces quatre lettres P. S. S. V, & qu'il expliqua lui-même par ces mots : *presto fara sede vacante*, qu'on dit ici avoir paru dans le tems de la publication du bref, l'avait précédé de quelque tems ; c'était une espece de menace lancée dans le public, si nous pouvons nous

exprimer ainsi, pour arrêter la fin de cette grande affaire qui ne tarda cependant pas à être terminée. Il est certain que peu de tems après, la santé du pape s'altéra; elle se détruisit insensiblement; il se vit mourir en détail, pour ainsi dire; il paraît même que ce grand pontife ne doutait pas des causes de sa maladie. *Io mene vado a l'eternita*, disait-il, *e io so il perche*. Il mourut le 22 septembre 1774, âgé de 69 ans, 10 mois & 22 jours. "A peine eut-il expiré, dit l'historien, que son corps noircit, parut se dissoudre, & que, selon le rapport de témoins oculaires, on crut entrevoir lorsqu'on l'excentra, les marques du plus cruel poison. „ On ne doute point en effet que ce ne soit le poison qui ait terminé ses jours; c'est une opinion générale dans toute l'Italie. On tenta plusieurs fois d'empoisonner le saint pere; & voici une anecdote qui passe pour constante à Rome, qu'on ne trouve point dans cette histoire, & qu'on ne fera peut-être pas fâché de lire ici. Clément XIV avait conservé la tabatiere dont il se servait étant religieux; elle était de bois, & c'était la seule dont il faisait usage, soit que l'habitude l'eût attaché à ce meuble, soit qu'il fût bien-aise d'avoir sans cesse sous ses yeux une boîte qui lui rappelait son premier état. Un jour qu'il venait de sortir pour aller se promener,

le frere François qui le servait, vit une tabatiere semblable sur la table du saint pere, & crut que c'était la sienne qu'il avait oubliée; il la prit, & courut après le pape pour la lui reporter. Voilà votre boîte, lui dit-il, que vous avez laissée sur votre table. Laissee, répondit le pontife! je l'ai dans ma poche. Il la tira sur-le-champ; les deux boîtes se ressembloient parfaitement; cette ressemblance fit naître des soupçons; on fit l'épreuve des deux tabacs qu'elles renfermaient sur un chien, qui mourut de celui que contenait la boîte apportée par le frere François. Elle avait sans doute été placée sur la table du saint pere à dessein, & elley fut mise trop tard; on n'y trouva pas la sienne pour l'enlever & faire cet échange dangereux.

On croit généralement en Italie que c'est par des pantoufles que le pape a été empoisonné. Toute l'Europe s'est empressée de rendre justice aux vertus & au mérite de ce pontife. Les Anglais eux-mêmes lui ont rendu hommage. On voit son buste parmi les grands hommes à Londres. Le roi de Prusse lui accorda ce qu'il avait refusé constamment à Benoît XIV. une permission à l'évêque de Breslau de visiter une partie de ses diocésains, privés depuis plusieurs années de la présence de leur pasteur. L'impératrice de Russie lui demanda un évêque catholique

pour mettre à la tête des prélats & des religieux du rit romain dans son empire. Le feu sultan dit lui-même un jour à l'ambassadeur de Venise : " si tous vos papes étaient comme le pontife que vous avez maintenant , nos patriarches grecs n'auraient pas tant d'éloignement pour la cour de Rome. C'est un sage dont j'estime beaucoup la droiture & les lumières , & qui ne tombera pas dans la foule. „

---

II. *Séance de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin.*

L'ACADÉMIE royale des sciences & belles-lettres a tenu le jeudi 4 juin, son assemblée publique pour l'anniversaire de l'avènement du roi au trône. M. Formey, conseiller privé, secrétaire perpétuel, en a fait l'ouverture par le discours suivant :

“ Deux divinités , pour parler en philosophe , & même en philosophe païen , deux divinités partagent le gouvernement de l'univers ; la fortune & la prudence. Dans la destinée des empires, tout comme dans celle des particuliers , il y a des conjonctures imprévues qui élèvent & qui abaissent , qui placent au sommet de la roue , ou qui précipitent au plus bas ; tandis qu'on voit naître , s'accroître & parvenir par des degrés lents ,

mais sûrs , à leur comble , des édifices qui ne doivent leur grandeur & leur solidité qu'aux vues sages & à l'habileté soutenue de ceux qui , après en avoir conçu l'idée , en dirigent l'exécution.

Mais il me semble qu'en imaginant ces deux divinités , on a commis une double méprise à leur égard. La première est d'étendre beaucoup trop le domaine de la fortune , par conséquent de resserrer celui de la prudence fort au-delà de ses justes bornes. La fortune a été une idole généralement encensée ; ses temples ont été fréquentés , ses autels les seuls fumans ; & quoiqu'on ait murmuré de tout tems contre son inconstance & ses caprices , on n'a pas laissé de continuer à l'invoquer , & à la regarder comme le premier & presque l'unique mobile. Qu'on y pense mieux ; qu'on y regarde de plus près : la fortune ne bâtit que des châteaux de cartes , si j'ose m'exprimer ainsi ; elle ne fait que des jeux : il appartient à la prudence seule de bâtir à chaux & à ciment , d'enfanter des ouvrages proprement dits. Les favoris de la fortune jouent des rôles brillans ; mais ce sont des rôles de théâtre ; on les a vu monter sur la scène , on les en voit descendre. Les amis de la sagesse , les enfans de la prudence , au contraire , ne sont pas de simples acteurs ; ils sont des personnages réels , qui



ne cessent d'agir & d'avoir des succès jusqu'au moment où l'arrêt inévitable à tous les mortels est prononcé. La fortune a fait paraître ses conquérans devant lesquels la terre s'est tûe, mais qui ont passé comme des torrens, & n'ont laissé après eux que de vestiges momentanés de leurs ravages. La prudence a guidé ces législateurs, ces monarques éclairés, qui ont donné leur nom à leur siècle, ont affermi leur domination sur des fondemens aussi inébranlables que permet d'en poser le terrain mouvant de notre globe. Je serais trop long, si je confirmais par des exemples ce que je viens d'avancer; mais on en trouve à chaque page de l'histoire, on en voit dès qu'on promene ses regards autour de soi.

Ainsi je passe à la seconde méprise, qui, selon moi, consiste en ce qu'après avoir mal mesuré les domaines de la fortune & de la prudence, on les a plus mal-à-propos encore entièrement séparés : comme si la fortune pouvait être quelque chose sans un certain degré de prudence; ou la prudence parvenir à ses fins, si la fortune lui est absolument & opiniâtrément contraire. Non, messieurs, tout ce que nous voyons de grand & de frappant, a tiré son origine d'un concours de fortune & de prudence, auquel il doit sa conservation & ses progrès. Le général le plus

mal-habile peut remporter une victoire éclatante ; la fortune l'a favorisé ; mais la prudence lui manque , & il n'en fait recueillir aucun fruit. Au contraire , le général le plus consommé dans son art , peut avoir quelque grand échec ; la fortune lui a été contraire , mais il s'en relevera : la palme de la victoire & le char triomphal lui sont finalement réservés. Les états de même parviennent quelquefois des plus faibles commencemens , comme l'empire romain , au faite de grandeur , ou du sein de la tourmente la plus orageuse , comme les Provinces - Unies , au calme le plus florissant ; c'est qu'une suite de guerriers magnanimes , ou de pilotes expérimentés , ont présidé à ces accroissemens. Dans d'autres conjonctures , les états se réunissent quelquefois presque fortuitement sous un seul maître ; mais s'il ne fait pas les régler , si c'est un Sardanapale plongé dans la mollesse , un Honorius livré à l'indolence , le plus vaste empire est un colosse d'argille , qui ne tarde pas à se briser.

Que faut-il donc pour donner aux prospérités humaines le plus véritable éclat , la plus solide consistance & la plus longue durée ? Il faut ce dont nous sommes les témoins depuis trente-cinq ans , le concours de la fortune & de la prudence , mais un concours dans lequel la fortune soit toujours subor-

donnée à la prudence. Il y a eu fans doute des circonstances auffi imprévues qu'heureuses, qui ont sauvé plus d'une fois le héros pruffien , & fon état , des dangers éminens auxquels ils se trouvaient expofés ; mais , fi la prudence avait abandonné ce héros dans ces momens critiques , fi fa tête n'avait pas fuppléé à fon bras , croyez - vous que nous nous rejouririons encore aujourd'hui de la durée de fon regne glorieux ? FREDRIC conferve des lauriers qui l'ont mis à l'abri de la foudre ; il fera toujours un des plus grands capitaines qui aient exifté. Mais , s'il m'est permis de parler fur des fujets auffi éloignés de ma fphere , fes talens politiques l'emportent encore fur fes talens militaires ; je l'admire plus dans fon cabinet qu'aux champs de Mars ; j'y vois raffemblées autour de lui toutes les divinités propices aux maîtres du monde ; & , fuivant l'idée d'un poète latin , aucune ne faurait lui manquer , puisqu'il a la prudence & qu'elle préside à tous fes confeils. La fortune est à présent devenue inutile ; on pourrait brifer fon fimulacre , & le fouler aux pieds : la prudence a élevé autour de cet état , des remparts & des murs que les plus puiffans efforts ne pourroient renverfer. Et fi , comme nous le demandons dans ce moment à l'arbitre fuprême des deftinées , FREDRIC atteint au jubilé de fon avé-

nement au trône , & qu'il soit célébré dans ce sanctuaire des muses', ceux qui assisteront à cette solemnité, verront une monarchie qui avait paru prête à se dissiper en éclats, porter sa tête jusqu'aux cieux, & ses racines jusqu'aux sombres demeures. „

A ce discours a succédé le rapport concernant les prix à adjuger & les questions à proposer pour les prix de l'année prochaine.

La classe de philosophie spéculative devait adjuger un prix sur la question qu'elle avait proposée, & qui concerne les facultés de l'ame & leurs opérations. Elle a reçu un assez grand nombre de pieces, parmi lesquelles il y en a qui sont dignes d'éloges, & qui pourraient même être couronnées. Cependant, comme leurs auteurs n'ont guere fait qu'exposer ce qui a déjà été dit & découvert sur ces matieres, & que le principal but de l'académie était d'occasionner des recherches & des découvertes propres à étendre les bornes de nos connaissances, elle a jugé à propos de différer d'un an l'adjudication du prix; & l'on indique d'une maniere plus détaillée, dans le programme, ce que l'on demande de ceux qui travailleront, ou à perfectionner leurs mémoires, ou à en envoyer de nouveaux. De maniere ou d'autre, le prix fera infailliblement adjugé.

La classe des belles-lettres avait renvoyé à l'assemblée de ce jour 4 juin, le prix sur la question : *Quelles sont les causes de la décadence du goût chez les différens peuples ?* L'académie n'a reçu que deux pieces, l'une allemande, l'autre française. La premiere, ayant pour devise : *Multa renascentur quæ jam cecidere*, a obtenu le prix, au jugement de la classe, avec cette clause, qu'on aurait désiré plus de développement dans la premiere partie qui contient les principes généraux. Le billet cacheté, où est renfermé le nom de l'auteur, ayant été ouvert, on y a trouvé celui de M. Herder, conseiller ecclésiastique du comte de la Lippe - Schaumbourg, à Buckebourg, qui a remporté le prix sur l'origine du langage en 1771.

La classe de philosophie expérimentale, à qui appartient le droit de proposer une nouvelle question pour l'année 1777, le fait de la maniere suivante :

Il est connu que les angles sous lesquels les rameaux des arteres sortent de leurs troncs, sont différens ; que cette différence est relative à celle qui se trouve entre les visceres. On demande :

*Quelle est la grandeur déterminée de ces angles, préférablement requise pour chaque espece de sécrétions ? Comment on peut le mieux parvenir par des expériences à fixer cette dé-*

*termination? Et quelles sont les modifications dans la célérité & dans la circulation du sang, qui en résultent? Ce qu'il faut appuyer sur des calculs dont les principes soient d'une solidité suffisante.*

Feu M. Eller, conseiller privé & directeur de la classe de philosophie expérimentale, ayant fondé un prix qui doit être principalement relatif aux matières d'agriculture & de jardinage, pour lequel on a déjà proposé une question à laquelle on n'a point eu de réponses satisfaisantes, l'académie y fait succéder la suivante pour l'année 1777.

Les plantes tirant principalement leur nourriture des racines, la manière de les cultiver & de les élever dépend en grande partie des différences entre ces racines; c'est-à-dire, de leur grosseur, de leur forme, de leur structure, de leur nombre, & de la manière dont leurs rameaux & leurs fibres s'étendent, comme aussi de la constitution de l'écorce plus ou moins épaisse & dure; on demande:

*Comment l'on pourrait, d'une manière circonstanciée, réduire les plantes en classes, relativement aux objets susdits; & ce qui en résulterait de déterminé par rapport à la culture des plantes en général, & de chacune de ces espèces en particulier?*

M. le professeur Weguelin a lu ensuite un extrait de la piece victorieuse, dont l'étendue a suffi pour remplir le reste de la séance.

*Programme.*

L'ame possède deux facultés primitives qui forment la base de toutes ses propriétés & de toutes ses opérations ; la faculté *de connaître*, & la faculté *de sentir*. En exerçant la première, l'ame est occupée d'un objet qu'elle regarde comme une chose hors d'elle, & pour lequel elle a de la curiosité : son activité paraît alors ne tendre qu'à bien voir. En exerçant l'autre, elle s'occupe d'elle-même & de son état, étant affectée *en bien* ou *en mal*. Alors son activité semble uniquement déterminée à changer d'état, lorsqu'elle se trouve désagréablement affectée, ou à jouir, lorsqu'elle est agréablement affectée. Cela supposé, on demande :

1. *Un développement exact des déterminations originaires de ces deux facultés, & les loix générales qu'elles suivent.*
2. *Un examen approfondi de la dépendance réciproque de ces facultés, & de la manière dont l'une influe sur l'autre.*
3. *Des principes qui servent à faire voir*

*comment le génie & le caractère d'un homme dépendent du degré de force & de vivacité & des progrès de l'une & de l'autre de ces facultés, & de la proportion qui se trouve entre elles.*

L'académie, comme nous l'avons dit, a reçu sur ce sujet plusieurs pieces qui renferment de très-bonnes vues, & dont quelques-unes même présentent à peu près tout ce que les philosophes ont observé ou découvert sur ces questions. Cependant le but principal du prix ayant été d'occasionner des recherches neuves & des découvertes propres à reculer les bornes de nos connaissances, & l'académie jugeant par quelques-unes de ces pieces que leurs auteurs seraient capables d'atteindre à ce but, elle a jugé à propos de différer d'un an l'adjudication du prix, dans l'espérance que ces savans auteurs se donneront la peine de méditer encore les questions proposées, & d'envoyer des additions à leurs mémoires, ou de nouveaux mémoires.

Elle les invite en particulier à répandre du jour sur les objets suivans. 1. Par rapport à la première question, quelles sont les conditions sous lesquelles une perception n'affecte que la faculté de sentir, & de quel ordre au contraire sont les perceptions qui  
n'intéressent



n'intéressent que la curiosité, & n'occupent que la faculté de connaître? Dans l'un & dans l'autre cas, on s'apercevra que ces conditions dépendent en partie de la perception, ou de l'objet même, & en partie de l'état de l'ame, au moment où elle éprouve la perception. 2. Par rapport à la seconde question, l'académie souhaite une explication claire & satisfaisante du phénomène psychologique qu'on a coutume d'indiquer, en disant que *l'esprit est la dupe du cœur*; & de cet autre phénomène, qu'on observe dans certains spéculatifs, c'est qu'ils ne sentent que faiblement. 3. Par rapport à la troisième question, on demande les conditions requises pour qu'un homme soit plus disposé à exercer la faculté de connaître que celle de sentir, & celles d'où résulte le cas contraire. Au reste, l'académie déclare que, quand même il ne lui parviendrait rien de plus sur ces matieres, le prix sera infailliblement adjugé dans un an. Les nouvelles pieces ou les supplémens à celles qu'on a déjà reçues, seront admissibles jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1776.

L'académie devait adjuger, dans son assemblée du 2 juin 1774, le prix de mathématique qui concernait la question suivante:

*Il s'agit de perfectionner les méthodes qu'on emploie pour calculer les orbites des comete d'après les observations; de donner sur-tou*

*les formules générales & rigoureuses qui renferment la solution du problème où il s'agit de déterminer l'orbite parabolique d'une comète par le moyen de trois observations, & d'en faire voir l'usage pour résoudre ce problème de la manière la plus simple & la plus exacte.*

Quoique l'académie ait trouvé, dans quelques-unes des pièces qui lui ont été envoyées, beaucoup de travail & des vues analytiques très-profondes; cependant, comme il lui a paru que les auteurs de ces pièces n'avaient pas rempli le but principal de la question, lequel est de procurer aux astronomes des moyens faciles & directs de calculer les orbites des comètes d'après les observations, elle a jugé à propos de remettre ce prix & de le renvoyer même à l'année 1778, soit afin de donner par ce délai plus de tems aux savans qui voudront s'occuper de ces recherches, soit pour rendre le prix double, & en quelque manière plus proportionné à l'importance & à la difficulté de la question. Le droit de concourir demeurera toujours aux pièces qu'on a déjà reçues. Les pièces seront admises jusqu'au premier janvier 1778; & le prix consistera en une médaille, de cent ducats.



---

III. *Voyage en Sicile & à Malthe, traduit de l'anglais de M. BRYDONE, F. R. S. Par M. DEMEUNIER. Troisième extrait.*

La circonférence de cette zone, ou du grand cercle, n'est pas de moins de soixante & dix ou quatre-vingt milles; elle avoïtine les vignobles, les vergers & les champs qui composent la région fertile. Cette troisième zone est beaucoup plus large que les autres, & elle s'étend de tous côtés jusqu'au pied de la montagne. Son contour, suivant Recupero, est de 183 milles; elle est aussi couverte de plusieurs petites montagnes coniques & sphériques; elle présente une variété surprenante de formes & de couleurs, & fait un contraste délicieux avec les deux autres régions. Elle est bornée au sud & au sud-est par la mer, & des autres côtés par le Semet & l'Alcantara, qui l'entourent presque en entier. On aperçoit d'un coup-d'œil tout le cours de ces rivières, & leurs agréables détours à travers ces vallées fertiles, qu'on regarde comme les possessions de Cérès, & le lieu où fut enlevée Proserpine.

En jetant les yeux un peu plus avant, vous embrassez l'isle entière, & vous voyez toutes ses villes, rivières & montagnes tracées sur la grande carte de la nature, les isles adjacentes, toute la côte d'Italie, aussi

loin que peut s'étendre la vue. Au premier moment du lever du soleil, l'ombre de l'Et-na s'étend à travers toute l'isle, & forme une large traînée qu'on apperçoit sur la mer & dans les airs; cette traînée se raccourcit par degrés, & dans peu elle se termine au voisinage de la montagne.

Nous eûmes alors le tems d'examiner une quatrième région de l'Et-na, très-différente des autres, & qui produit des impressions moins douces, mais qui sans doute a donné naissance aux trois premières; je veux parler de la région de feu.

Le cratère actuel de cet immense volcan est un cercle d'environ trois milles & demi de circonférence; il va en pente de chaque côté, & forme une excavation qui ressemble à un vaste amphithéâtre. Il sort de plusieurs endroits, des nuages d'une fumée sulfureuse, qui étant beaucoup plus pesante que l'air environnant, au lieu de s'élever, comme fait ordinairement la fumée, à l'instant où elle est portée hors du cratère, roule comme un torrent vers le bas de la montagne, jusqu'à ce qu'elle arrive à la partie de l'atmosphère, qui est de la même gravité spécifique. Alors elle s'échappe horizontalement, & forme dans l'air une large traînée suivant la direction du vent, qui, heureusement pour nous, la portait du côté opposé

à celui où nous étions. Le cratere est si chaud, qu'il est très-dangereux, si même il n'est pas impossible, d'y descendre. D'ailleurs la fumée est très-incommode, & en plusieurs endroits la surface est si glissante, qu'on a vu des hommes y tomber & payer de la vie leur témérité. La grande bouche du volcan est près du centre du cratere. Ce gouffre effrayant, si célèbre dans tous les âges, fait trembler le peuple dans cette vie, & il le redoute encore après la mort. Nous l'examinâmes avec une espece de respect mêlé d'horreur, & nous ne fûmes pas surpris qu'on l'eût regardé comme le séjour des damnés. Quand on pense à l'immenfité de sa profondeur, à l'étendue des antres & des cavernes d'où sont sorties tant de laves; à la force que doit avoir le feu intérieur pour élever ces laves à une si grande hauteur, les soutenir en l'air, ou seulement les porter au sommet du cratere, avec toutes les circonstances terribles qui accompagnent ces explosions; au bouillonnement de la matiere, aux secousses de la montagne, & aux rochers enflammés qu'elle vomit, &c. il faut convenir que l'imagination, dans ses plus grandes terreurs, a peine à se former l'idée d'un enfer plus redoutable.

Ce fut avec un mélange de plaisir & de peine que nous quittâmes cette scene d'hor-

reur ; mais le vent était devenu très-violent, & les brouillards commençaient à se rassembler autour de la montagne. Bientôt ils formèrent , pour ainsi dire , un autre ciel au-dessous de nous , & nous espérions entendre le tonnerre & voir la foudre s'allumer sous nos pieds. Ce spectacle n'est pas rare dans ces régions élevées , & j'en ai été témoin sur le sommet des Alpes ; mais la force du vent dissipa les brouillards , & nous fûmes trompés dans notre attente.

On m'avait souvent parlé du grand bruit que produit un coup de fusil tiré sur la cime des hautes montagnes. J'en fis l'expérience, & nous avons reconnu avec surprise que le bruit , au lieu d'être plus fort, était presque réduit à rien. Il n'était pas égal à celui d'un petit pistolet de poche. Nous dîmes qu'il ressemblait au bruit que fait un bâton avec lequel on frappe sur une porte. Effectivement , l'air étant plus léger , son action doit être moindre sur l'oreille ; car dans le vuide , où il ne peut y avoir de communication , il n'y a point de bruit ; & plus on approche du vuide , plus l'impression doit diminuer. Si l'on a remarqué que le son se renfortait sur les hautes montagnes , on a sans doute fait l'expérience près d'un certain nombre de rochers qui le répercutaient.

Lorsque nous arrivâmes au pied du cône ,

nous apperçûmes quelques rochers d'une grandeur incroyable, qui ont été lancés hors du cratere. Le plus gros qu'aït vomï le Vésuve, est de forme sphérique, & a environ douze pieds de diametre : ceux-ci sont bien plus considérables, & proportionnés a la différence qui se trouve entre les deux volcans.

En examinant la *tour du philosophe*, nous vîmes avec surprise que les ruines de cet édifice étaient restées pendant tant de siècles découvertes presque au sommet de l'Etna, tandis que des milliers d'endroits qui en sont fort éloignés, ont été en beaucoup moins de tems enterrés à plusieurs reprises sous ses laves ; ce qui prouve que peu d'éruptions se font élevées à cette hauteur.

Empedocle naquit à Agrigente, & l'on croit qu'il mourut 400 ans avant l'ere chrétienne. Ce fut peut-être par vanité plutôt que par philosophie, qu'il voulut habiter dans cette tour ; on dit même que cette vanité le porta à des choses bien plus extraordinaires. Afin de passer pour un dieu, & de persuader aux hommes qu'il avait été enlevé au ciel, quelques personnes aïurent qu'il se jeta dans le grand gouffre de l'Etna, n'imaginant pas que sa mort pût jamais être découverte ; mais la perfide montagne revomit ses fandrales qui étaient de cuivre, & annonça

au genre humain le sort du philosophe ; qui par sa mort ainsi que par sa vie , ne voulait qu'en imposer , & faire croire à ses égaux qu'il était plus grand qu'eux.

Cependant , si la philosophie existe sur la terre , elle devrait fixer ici sa demeure. La vue n'est guere inférieure à celle dont on jouit au sommet de l'Etna , & l'ame y prend un degré de sérénité dont très-peu de sages , à ce que je pense , pourraient se vanter. La nature , parée de ses ornemens les plus magnifiques , se développe à vos pieds , & vous contemplez toutes les saisons de l'année , tous les climats de la terre & toute la variété de leurs productions , rassemblés dans un même lieu. La pensée s'éleve en proportion de la grandeur & de la sublimité des objets qui nous environnent ; & lorsque la nature entière excite l'admiration , quel esprit peut rester dans l'inaction ?

On a déjà observé , & d'après mon expérience j'affure que c'est avec vérité , que l'esprit agit avec plus de liberté , & que toutes les fonctions du corps & de l'ame se font beaucoup mieux sur le sommet des montagnes les plus élevées , où l'air est très-pur & très-frais , & où le corps n'est pas comprimé par un poids immense de vapeurs grossières. Il semble que nous quittons les sentimens bas & vulgaires , à mesure que nous



nous élevons au-dessus des habitations des hommes ; & que l'ame , en approchant des régions éthérées , se dépouille de ses affections terrestres , & contracte d'avance quelque chose de leur inaltérable pureté. Placés ici sous un ciel serein & contemplant avec une tranquillité continue l'orage & la tempête se formant sous nos pieds , l'éclair jaillissant de nuage en nuage , & la foudre roulant sur la montagne en menaçant d'exterminer les misérables mortels ; l'esprit considère le choc & le désordre des passions humaines qu'il doit maîtriser. Cette situation suffit seule pour inspirer la philosophie ; & Empedocle avait eu raison de la choisir.

Mais hélas , combien sont vains tous nos raisonnemens ! Au milieu de toutes ces réflexions , ma philosophie s'est éclipsée , & je viens de retomber en un instant dans l'état des faibles humains. J'ai été obligé d'avouer que la douleur était le plus grand des maux , & j'aurais donné le monde entier pour être de retour à ces humbles demeures que je regardais un moment auparavant avec tant de mépris. En courant sur la glace , mon pied a glissé , & je me suis fait une entorse si violente , qu'en peu de minutes l'enflure & la douleur m'ont mis dans l'impossibilité de marcher. Les muscles de ma jambe étaient alors resserrés & engourdis : le thermometre

était toujours au-dessous du point de congélation ; & c'est pour cela , je penie , que la douleur a été si vive ; car je suis resté long-tems étendu sur la place , avec une souffrance incroyable. Cependant il était impossible , dans ces régions élevées , d'avoir ni un cheval ni aucune espèce de voiture ; & votre pauvre philosophe a été obligé de sauter sur une jambe , & de faire ainsi plusieurs milles sur la neige , appuyé sur deux hommes. Les plaisans disent qu'il a laissé derrière lui la plus grande partie de sa philosophie à l'usage des successeurs d'Empedocle. Quand j'eus enfin trouvé ma mule , je fus très content ; mais lorsqu'en suite j'arrivai sur notre lit de feuilles dans la caverne des chèvres , je me crus en paradis : tant il est vrai que la diminution de la peine est un plaisir réel. Les douleurs que j'avais souffertes , m'avaient causé une sueur abondante & de la fièvre : cependant je m'endormis dans un instant , & une heure & demie après , je m'éveillai en parfaite santé.

Nous partîmes du sommet de la montagne vers les six heures , & il en était huit du soir avant que nous fussions arrivés à Catane. Nous remarquâmes avec un plaisir mêlé de peine , le changement du climat , à mesure que nous descendions. Des régions de l'hiver le plus rigoureux , nous parvînmes à

celles du printems le plus agréable. En entrant dans la forêt, nous trouvâmes d'abord que les arbres étoient aussi nus qu'au mois de décembre ; car on n'y voyoit pas une feuille ; mais après avoir descendu quelques milles, nous jouîmes du climat le plus tempéré & le plus sain. Les arbres étoient en pleine verdure, & les champs couverts de toutes les fleurs de l'été. Lorsqu'après être sortis des bois, nous entrâmes dans la zone torride, les chaleurs devinrent absolument insupportables, & nous en souffrîmes cruellement avant d'atteindre Catane. Chemin faisant, je vis plusieurs montagnes que j'avois envie d'examiner ; mais mon entortie ne me le permit pas. L'une des plus remarquables est appelée *mont Pelluse*, dont la lave a détruit une longueur de 18 milles du grand aqueduc de Catane. Elle a encore laissé par-ci par-là quelques arbres, mais aucun morceau important.

*Le mont Victoria*, une des plus belles collines de toutes celles qu'a produites l'Étna, est tout près de cette montagne. Elle est assez considérable, parfaitement régulière, & elle paraît couverte d'une verdure plus brillante que les autres : plusieurs de ses arbres, que nous primes de loin pour des orangers & des citronniers, sembloient être en fleurs. On dit que c'est la lave de cette montagne qui cou-

vrir le port d'Ulyſſe , à préſent éloigné de trois milles de la mer ; mais je ſerois fort porté à croire qu'elle eſt beaucoup plus ancienne qu'Ulyſſe & que Troye.

En arrivant à Catane , comme les fatigues exceſſives de notre expédition , & plus encore la chaleur violente de la journée , nous avoient accablés , nous nous mîmes au lit ſur-le-champ. Je crois n'avoir jamais éprouvé en ma vie autant de plaisir & de peine.

Comme ma jambe eſt encore fort enflée , je ſuis retenu dans ma chambre , & le plus ſouvent réduit au lit , d'où je vous ai écrit ces deux monſtrueuſes lettres , qui effraient par leur longueur : cependant , comme j'ai omis pluſieurs articles dont j'avois deſſein de vous parler , j'en ajouterai demain une troiſieme , par laquelle je finirai ma deſcription de l'Etna. Sans cette entorſe qui m'enchaîne par le pied , je ne vous aurois pas quitté ſi-tôt ; mais je ſuis obligé de renoncer à tous les nouveaux projets de gravir ſur les montagnes , quoiqu'il y ait pluſieurs choſes que je voudrais bien examiner. Adieu.

Nous eûmes ſoin de régler deux barometres au pied de la montagne , nous en laiffâmes un à Recupero , & nous emportâmes l'autre. Le chanoine nous a aſſuré que le ſien n'éprouva aucune variation ſenſible pendant notre abſence. Il étoit à 29 pouces 8 lignes

& demie, mesure d'Angleterre; & nous le retrouvâmes à la même hauteur. En arrivant à Catane, le nôtre était exactement au même point.

J'ai aussi un très-bon thermometre garni d'un tube de vif-argent, que j'ai emprunté du philosophe Napolitain, le pere della Torre, qui nous a donné des lettres pour cette ville, & qui nous auroit accompagnés lui-même, s'il en avoit pu obtenir la permission du roi. Mon thermometre est fait par Adams à Londres; &, comme je l'ai éprouvé, il est gradué avec précision depuis les deux degrés de la congelation & de l'eau bouillante: il est construit sur l'échelle de Fahrenheit. Je marquerai la hauteur des différentes régions de l'Etna, d'après les regles dont on se sert pour estimer l'élévation des montagnes par le barometre; mais je suis fâché de dire que ces principes sont très-mal déterminés. Casini, Bouguer & les autres auteurs qui ont écrit sur cette matiere, different tellement les uns des autres, que c'est avec peine qu'on peut approcher de la vérité.

L'Etna a été souvent mesuré; mais je crois qu'on n'a jamais fait cette opération avec quelque degré d'exactitude; & cette négligence couvre réellement de honte l'académie établie en cet endroit, sous le nom d'*académie de l'Etna*, dont le but primitif était

d'étudier la nature & les propriétés de cette montagne étonnante. J'avais fort envie d'en calculer géométriquement l'élévation ; mais j'avoue avec regret, que je n'ai pas même pu trouver à Catane un quart de cercle, quoiqu'il y ait une académie & une université. De toutes les montagnes que j'ai vues, c'est la plus facile à mesurer d'une manière certaine, & c'est peut-être le lieu le plus convenable de la terre pour établir une règle exacte sur les mesures prises par le barometre. Il y a une greve d'une vaste étendue, qui commence précisément au pied de la montagne & se prolonge fort loin le long de la côte. La marque de la mer sur ce rivage est sur le même méridien que le sommet de la montagne. Vous êtes sûr d'y avoir un niveau parfait, & vous pouvez faire la base de votre triangle de telle longueur qu'il vous plaît ; mais malheureusement, on n'a jamais employé ces moyens avec exactitude.

Kircher prétend l'avoir trouvé de quatre mille toises françaises, élévation plus considérable que celle des Andes, ou même d'aucune autre montagne de notre globe. Les géometres d'Italie sont encore plus absurdes : quelques-uns disent qu'il est élevé de huit milles, d'autres de six, & d'autres de quatre. Amici, le dernier, & à ce que je pense, le plus exact de ceux qui ont entre-

pris ce travail, suppose qu'elle est de trois mille deux cents soixante-quatre pas ; mais il doit se tromper de beaucoup , & probablement la hauteur perpendiculaire de l'Etna ne passe pas 12000 pieds , ou un peu plus de deux milles. Je vais rapporter les différentes méthodes de déterminer les hauteurs par le barometre , & vous choisirez celle qui vous paraîtra la meilleure. Je crois que le rapport qu'elles établissent toutes entre la hauteur du mercure & celle de l'athmosphère , est de beaucoup trop petit , sur tout dans les régions élevées , où l'air est extrêmement léger. Micheli , dont les mesures sont regardées comme les plus exactes , a toujours reconnu la vérité de cette proposition. Castini met dix toises françaises d'élévation pour chaque ligne de mercure , en ajoutant un pied à la première dizaine , deux à la seconde , trois à la troisième , & ainsi de suite ; mais sûrement la gravité de l'air diminue en bien plus grande proportion.

Bouguer prend la différence des logarithmes de la hauteur du barometre , exprimée en lignes , en calculant seulement les cinq premiers chiffres de ces logarithmes ; il ôte la trentième partie de cette différence , & il suppose que ce qui reste est la différence de l'élévation exprimée en toises. Je ne me rappelle pas la raison qu'il donne de cette

regle ; mais elle semble être encore plus fautive que l'autre , & chacun l'a rejetée. On dit qu'on a fait à Geneve (\*) des expériences exactes pour établir des principes sur ce sujet ; mais je n'ai pas encore pu m'en procurer la description. M. de la Hire fait entrer dans ses calculs 12 toises 4 pieds pour chaque ligne du mercure ; & Picart , qui est , suivant toute apparence , le plus exact des académiciens français , 14 toises , ou environ 90 pieds anglais. Il est honteux pour les sciences , que les résultats de ces philosophes soient si différens les uns des autres.

*( La suite au Journal prochain. )*

---

( \* ) M. J. A. De Luc a publié sur ce sujet un ouvrage très-intéressant.







TROISIEME PARTIE.  
PIECES FUGITIVES.

- I. Copie d'un mémoire sur un hygrometre comparable, présenté à la société royale de Londres, en octobre 1773, par J. A. DELUC, citoyen de Geneve, membre de cette société, correspondant des académies royales des sciences de Paris & de Montpellier; & couronné par l'académie d'Amiens en 1774. (\*)

EN traitant des observations météorologiques dans un ouvrage que je vais donner au public, j'ai ajouté aux raisons générales qu'avaient déjà les phyliciens de desirer un hygrometre, des raisons particulieres tirées des effets que les vapeurs m'ont paru produire, sur la densité & le ressort de l'air, sur son poids & sur sa vertu refringente.

En augmentant ainsi le desir d'un hygrometre, j'ai craint long-tems d'augmenter seulement le regret de n'en point avoir. Ce regret que j'éprouvais déjà moi-même, étant devenu chez moi une sorte d'inquié-

---

(\*) Observations sur la physique, &c. tome V<sup>e</sup> mai 1775, par M. l'abbé ROSIER.

tude , qui me suivait dans toutes mes occupations , j'ai franchi enfin des obstacles que je croyais infurmontables : j'ai imaginé un *hygrometre* & je l'ai exécuté. Il est vrai que cet instrument , semblable à tous ceux dont la perfection dépend d'une connaissance approfondie , tant des matieres qu'on emploie , que de l'action qu'exercent sur elles les causes physiques dont on veut mesurer les effets , n'est encore qu'une premiere ébauche. Je vois déjà moi-même bien des expériences à faire , qui conduiront probablement à le perfectionner. Si j'avais eu lieu d'espérer que mes occupations me laisseraient le tems nécessaire à ces expériences , je les aurais tentées avant de publier mes premieres découvertes. Mais je suis si incertain de pouvoir suivre mon penchant à cet égard , que je crois devoir associer à ces recherches tous ceux qui aiment l'étude de la nature , en leur communiquant le premier pas que j'ai eu le bonheur de faire dans cette carrière nouvelle.

*Réflexions sur les machines qui jusqu'à présent ont été appelées HYGROMETRES.*

I. En m'adressant à un Corps principalement occupé de la physique , je suis dispensé de m'étendre sur les avantages que cette science , vraiment utile , peut attendre d'un moyen sûr de *mesurer l'humidité*. Cet agent est si répandu dans la nature , qu'il n'est

aucun corps terrestre qui ne soit soumis à son action.

Je n'aurai pas besoin non plus d'entrer dans de grands détails pour montrer à quelle distance on était encore d'un véritable *hygrometre*, malgré le grand nombre de tentatives faites à ce sujet, en divers tems, par des physiciens qui en connaissaient bien l'importance. Cependant je dois rappeler ici les principaux obstacles qu'ils ont rencontrés, avant d'exposer les moyens que j'ai employés pour les vaincre.

2. Les effets les plus sensibles de l'*humidité*, sont l'augmentation de volume ou de poids de certains corps, & le relachement ou la tension de quelques autres. Ces effets étant susceptibles de mesure, il était naturel d'espérer qu'on pourrait connaître par leur moyen les quantités absolues, ou du moins comparatives, de l'*humidité* qui les pénètre. Cependant ces effets, quoique très-palpables, n'avaient point encore fourni de *mesure commune* de l'*humidité*, la seule qui pût être vraiment utile.

Nous ne faisons presque aucun progrès dans la physique qu'à l'aide des comparaisons : les ressemblances ou les différences des choses, & leurs divers degrés, forment l'échelle par laquelle nous nous élevons peu-à-peu à la connaissance des causes ; les faits

isolés ne nous y conduisent point. Pour découvrir les divers effets de l'*humidité* dans les phénomènes de la nature, il fallait donc pouvoir comparer entr'elles les observations faites par les divers degrés de cette cause : mais on n'avait point d'*hygrometre comparable*. On voyait bien des cordes qui s'allongeaient ou se raccourcissaient, & qui se tordaient ou se détordaient, des bois, de la corne, des membranes d'animaux, qui s'étendaient ou se resserraient; des sels, des éponges dont le poids augmentait ou diminuait; des corps *froids* & polis qui condensaient plus ou moins de vapeurs à leur surface : mais tous ces traits étaient isolés & même variables; nul rapport connu entre eux, pas même dans un même *hygrometre* observé en différens tems. En un mot, on n'avait que des *hygroscopes*, des machines qui avertissaient de quelque changement dans la quantité de l'*humidité*, sans en donner la *mesure*.

§ 3. Affecté à cette matière par la longueur de mon travail sur les principales modifications de l'*air*, mon esprit a été depuis continuellement tendu vers la découverte d'un *hygrometre*. Mais sans cesse détourné par des occupations de devoir, je n'avais pu donner à cet objet que des instans toujours inutiles, lorsqu'au mois de décembre dernier je fis seul un voyage de plusieurs

jours. L'absence des objets qui m'occupent dans mon domicile, me laissant plus de liberté, le besoin d'un *hygrometre* vint bientôt s'offrir avec une force nouvelle : & voyant devant moi un tems assez long, pendant lequel probablement rien ne me distrairait, je résolus de poursuivre cette recherche d'une maniere méthodique, persuadé que c'est le moyen le plus sûr d'aider l'imagination lorsqu'on a dessein d'inventer.

*Recherche d'un HYGROMETRE.*

4. Pour procéder avec ordre dans cette recherche, j'examinai d'abord quelles étaient les conditions essentielles d'une *mesure* de l'*humidité*, & je vis distinctement que c'était les trois suivantes.

1°. La fixation d'un point, d'où toutes les *mesures* de ce genre devraient partir.

2°. Des *degrés* comparables dans les divers *hygrometres* par l'intensité de leurs principes, & non par la copie d'un premier *étalon*.

3°. De la persévérance dans les mêmes changemens, par les mêmes différences dans l'*humidité*.

Je vis aussi qu'il serait à desirer que l'*hygrometre* indiquât des rapports vrais entre les quantités réelles d'*humidité*, ou du moins entre leurs différences ; mais je regardai plutôt ce quatrieme point comme une perfection desirable, que comme une condition

absolument nécessaire. L'essentiel était, qu'on pût s'entendre lorsqu'on parlerait de *degrés d'humidité*, & ces trois conditions y satisfaisaient.

5. Après m'être ainsi fixé la tâche que j'aurais à remplir, je commençai par m'occuper du premier point, en perdant de vue les autres; & pour concentrer d'autant plus mon attention, je divisai encore ce premier objet en plusieurs parties. J'avais apperçu d'abord que je devais moins songer à l'*hygrometre* qu'aux divers phénomènes de l'*humidité*: il fallait trouver un état fixe à cet égard, ou des corps en général, ou de quelques corps en particulier. Or, cet état fixe pouvait être ou l'*humidité extrême*, ou la *sécheresse absolue*, ou quelque point intermédiaire.

6. Les extrêmes étant ordinairement fort difficiles, & quelquefois même impossibles à saisir dans la nature, j'espérai mieux d'abord des points intermédiaires. Cependant mon imagination se fatiga inutilement dans cette route: je vis par-tout le besoin de mesurer l'*humidité*, bien loin de trouver nulle part ce premier principe de la *mesure*.

7. Il fallut donc en venir aux extrêmes; & celui que je fus porté à examiner le premier, fut la *sécheresse absolue*. Mais n'ayant découvert aucun moyen d'y parvenir que par le feu, & le feu ne la produisant dans tous les corps qui me parurent susceptibles

d'*humidité* qu'en changeant leur nature, je vis avec bien de la peine que j'étais réduit à chercher mon *point-fixe*, là précisément où j'avais le moins espéré de le découvrir.

Je demeurai en effet assez long-tems sans rien appercevoir dans cette nouvelle route. Plusieurs fois je retournai en arriere, mais toujours je fus ramené à l'*humidité extrême*, comme à la seule face de mon objet qui me laissât quelqu'espérance de le saisir.

8. Les *mots* absolument nécessaires pour communiquer nos idées aux autres, sont souvent un obstacle à la formation de nouvelles idées. Il s'en faut bien qu'ils soient en assez grand nombre pour exprimer nettement toutes les nuances des objets de l'entendement. *Humidité* était le *mot* que je me répétais sans cesse pour exciter chez moi de nouvelles idées, & toujours il me faisait circuler dans une classe de phénomènes où je ne voyais rien de fixe.

Las enfin de méditer à l'aide des *mots*, je tombai dans une espece de silence, & mon imagination se promena parmi les phénomènes de la nature, en les considérant par de simples images. Elle parcourut alors les objets avec bien plus de rapidité & de détails. Enfin l'*eau* se présenta à mon esprit; je m'arrêtai à la contempler, & je vis avec étonnement dans cet objet si simple, & qui aurait

dû, ce semble, me saisir le premier, ce que j'avais cherché dans de longs circuits sous le nom d'*humidité extrême*. Je ne considérais point alors *l'humidité* dans tel ou tel phénomène; je voyais seulement qu'elle était toujours produite par des *particules aqueuses*, disséminées dans les corps, & je vis dans l'eau le *maximum* du rapprochement, & par conséquent de l'action de ces *particules*.

9. Qu'il me soit permis, pour éviter les mêmes équivoques, d'où il me paraît que naissent les difficultés dans cette matière, de n'employer plus que des mots dont le sens soit bien déterminé. *L'humidité* ne fera alors qu'un *effet*, une certaine modification des corps, produite par une *cause* plus ou moins abondante, qui est toujours les *particules aqueuses* sous différentes formes, & j'appellerai du mot latin *humor* cette *cause* ou *substance*, considérée dans sa plus grande généralité, & sous toutes les apparences qu'elle revêt dans la nature. Ainsi, la *glace*, l'eau, dans tous ses degrés de chaleur, la *grêle*, la *neige*, les *frimats*, le *givre*, la *pluie*, la *rosée*, les *nuages*, les *brouillards*, les *brumes*, les *vapeurs invisibles*, ne seront que des modifications de cette même substance, des espèces différentes d'un genre bien déterminé, puisque l'*aquosité* qui leur est commune, fera leur caractère *générique*. C'est



donc ce *genre* que j'appellerai *humor*. (\*)

10. Pour exprimer maintenant mon idée sur cette *cause* & sur celui de ses *effets* dont il s'agit ici principalement, je dirai donc, que plus il y a d'*humor* dans un corps, quel qu'il soit, plus ce corps est *humide*, & que s'il est plongé dans l'*eau*, & qu'il en soit pénétré au point de refuser d'en recevoir davantage, il a réellement acquis l'*humidité extrême*, parce que l'*eau*, qui remplit ses pores, est *humor* au plus haut degré d'intensité.

11. Ce n'est pas que l'*humor discret*, ou la *vapeur* de toute espèce, ne puisse, à quel-

(\*) J'avais d'abord employé le mot français *humeur*, qui se prend quelquefois dans un sens assez approchant de celui que je donne au mot latin *humor*. Mais ce mot français étant employé plus fréquemment en d'autres sens, tant moraux que physiques, je l'ai trouvé trop équivoque dans notre langue, & même dans plusieurs phrases il m'a choqué, c'est ce qui m'a déterminé pour le mot *humor*: autorisé en cela par tant d'exemples que nous avons en physique de cette adoption de mots latins utiles: c'est ainsi qu'on a reçu dans les langues vivantes les mots *gluten*, *fluor*, *index*, *sensorium*, *deliquium*, *ferum*, *fetus*, *errata*, *maximum*, *ad distans*, & tant d'autres, qui étaient devenus nécessaires pour exprimer de nouvelles idées, ou pour éviter de fréquentes périphrases.

ques égards, produire des effets aussi grands que l'*humor concret*, ou l'*eau*; mais il y a toujours de la différence à quelqu'autre égard, & sur-tout dans le tems. Les corps environnés d'air, se déchargent continuellement par l'*évaporation* d'une partie de l'*humor* qu'ils en reçoivent. Si les circonstances sont telles que l'*humectation* excède l'*évaporation*, le corps se *mouille* enfin (\*) plus ou moins promptement, suivant que la quantité d'*humor* qu'il reçoit dans un même tems est plus ou moins grande, & suivant aussi que cette quantité excède celle qui s'en *évapore*. Il est donc *mouillé* subitement, lorsque l'*humor* est condensé au point d'être de l'*eau*, parce que l'*évaporation* qui se fait à la surface de l'*eau*, devient indifférente à son action intérieure, quant aux corps qui y sont plongés : il n'est *mouillé* que peu-à-peu, il ne l'est le plus souvent qu'en partie, lorsque l'*humor* est *discret* ou réduit en *vapeur*; parce qu'à mesure qu'il s'y en dépose par places, il s'en *évapore* dans les intervalles de ces places, plus ou moins, suivant l'état de l'air, ou celui du corps *humecté*.

12. Cependant cette différence plus ou moins grande pour le tems, entre l'action

---

(\*) J'entends ici par *mouillé*, *humecté* au plus haut degré.

de l'*humor concret* & celle de l'*humor discret*, n'a lieu qu'à la surface des corps, ou a une petite profondeur : elle diminue & peut même devenir contraire à mesure que leur épaisseur augmente, parce que l'*humor discret* s'introduit alors dans leurs pores plus aisément que l'*eau*, ce qui compense & au-delà leur différence d'intensité.

13. Cette considération résout une difficulté qui m'avait embarrassé d'abord. J'avais oui dire aux oiseleurs qui tendent des filets au bord des eaux pour y prendre des oiseaux aquatiques, que les *cordes* de ces filets se *tendent* moins par le contact de l'*eau* que par la *rosée*. Il semblait donc que ce que je regardais comme l'*humor extrême*, produirait moins d'effet que ce qui n'en était qu'un degré. Mais j'apperçus ensuite deux causes particulières de cette différence.

L'*air* renfermé entre les brins de la *corde*, est une de ces causes. Cet *air* s'oppose à l'introduction de l'*eau* qui, en se présentant en masse, lui ferme elle-même les issues par lesquelles il faudrait qu'il s'échappât pour lui faire place ; au lieu qu'il cède aux gouttelettes de la *rosée*, qui lui laissent les moyens de s'échapper tandis qu'elles s'introduisent entre les brins de la *corde*.

Une autre cause particulière de cet effet, moins sensible que la précédente, mais qui

ne me paraît pas moins sûre, c'est la différence de l'attraction mutuelle des parties dans l'*humor concret* & dans l'*humor discret*, & par conséquent la différence dans leur facilité à se séparer les unes des autres, pour entrer à la file dans les pores étroits. Quand l'*humor* se présente à l'entrée des pores des corps sous la forme d'*eau*, l'attraction mutuelle de ses parties étant plus grande, oppose plus de résistance à leur introduction dans ces pores, que lorsque leur division est déjà effectuée par quelqu'autre cause, c'est-à-dire, quand l'*humor* est en gouttelettes ou en *vapeur*.

14. Ce phénomène, qui m'avait d'abord embarrassé, n'est donc point une objection contre mon principe; ce n'est qu'un fait particulier, & il est toujours vrai que les corps environnés d'*eau* sont exposés à l'*humor* extrême. Et pour écarter de l'*hygrometre* cette cause d'exception, il suffirait d'y ménager des issues à l'air, & de ne pas donner une épaisseur trop grande à un corps sur lequel l'*humor* devrait agir.

15. Une autre difficulté qui me vint à l'esprit, fut que l'*eau* exerçait probablement plus ou moins d'action sur les corps, suivant qu'elle était plus ou moins *chaude*. Mais cette difficulté m'arrêta peu: je vis bientôt que, ne cherchant encore qu'un point fixe pour

*l'hygrometre*, & non la plus grande action de l'eau comme cause *humectante*, il suffisait de l'employer toujours à un même degré de chaleur : & pour fixer plus sûrement ce degré, je me déterminai à employer l'eau dans l'instant qu'elle cesse d'être *glace*. Ainsi la base de l'échelle quelconque d'un *hygrometre*, dut être l'action *humectante* de la glace qui fond.

16. Lorsque j'eus développé ce principe dans mon esprit, il me parut si simple, que je m'étonnai d'abord de ce qu'on avait tardé si long-tems à l'appercevoir ; mais j'en vis ensuite la cause dans la nature même des difficultés que j'avais éprouvées avant de le découvrir. La notion d'un *hygrometre* étant complete & vague, tous les obstacles se présentaient à la fois, & l'attention n'était pas suffisante pour embrasser cet assemblage d'idées : on était même détourné de la vraie route par les premiers pas qu'on avait déjà faits : d'un côté, on cherchait un *hygrometre* avec l'esprit occupé des *matieres* qui servaient déjà d'*hygroscopes*, matiere que l'eau altere plus ou moins : de l'autre, on appelait toujours *humidité* la cause dont on cherchait à mesurer les effets, & l'un & l'autre de ces points de vue écartaient l'idée de l'eau, comme propre à fournir un point fixe dans l'*hygrometre*.

17. J'éprouvai bien aussi la premiere de

ces difficultés ; mais en la considérant seule ; elle ne me parut point insurmontable ; j'espérai trouver quelque substance qui serait sensible à l'action *humectante* de l'eau , sans en être altérée ; & comme de la nature de cette matiere devait dépendre & la forme de l'*hygrometre* , & l'espece de *degrés* par lesquels il indiquerait les différentes quantités de l'*humor* , j'en conclus que la découverte de cette matiere devait être le second objet de mes recherches.

18. L'avantage que j'avais trouvé à diviser les objets sur lesquels devait se porter mon attention , m'engagea à suivre la même marche dans la recherche d'une matiere propre à l'*hygrometre*. Je considérai donc séparément les trois regnes de la nature , & j'en examinai les diverses substances. Le regne minéral , non plus que le regne végétal , ne m'offrirent rien qui fut propre à mon but , c'est-à-dire , aucune matiere qui , en même tems qu'elle serait susceptible des impressions de l'*humor* , ne fût pas sujette à être altérée par l'*humor* même , ou par d'autres causes ; mais dans le regne animal , les os attirerent mon attention ; & parmi les os , l'*ivoire* sur-tout me parut devoir posséder les qualités requises. Je me rappelai que la *clef* d'un robinet d'*ivoire* dont j'avais fait usage , tournait avec plus ou moins de peine ,

suivant que l'air était plus ou moins *humide*. J'avais employé des palettes d'*ivoire* dans la peinture à l'*eau*, & je n'y avais apperçu aucune altération, aucun changement permanent qui la dénaturât : enfin je connaissais l'élasticité de cette substance, qui me promettait son retour à un même état, lorsque son degré d'*humectation* redeviendrait le même.

19. Il restait une autre chose à déterminer sur ce second point, qui se liait presque nécessairement avec le troisième, je veux dire avec l'espece des *degrés* qu'aurait l'*hygrometre* : il fallait trouver la forme qu'il conviendrait de donner à l'*ivoire*, pour que l'*humor* agît sur lui avec facilité, & qu'en même tems on pût y mesurer ses effets. Le premier moyen auquel je songeai, fut d'employer des baguettes d'*ivoire*, & de mesurer leur allongement par une machine semblable au *pyrometre*. Je pensai encore à un grand *nonius*, formé par la comparaison de deux *tringles*, dont l'une serait d'*ivoire* & l'autre de métal. L'une & l'autre de ces machines étaient susceptibles de *degrés* déterminés, puisque les dimensions des pieces & leurs rapports pouvaient l'être : je croyais donc toucher au but, lorsque je vins à penser que l'*ivoire* pourrait bien, comme les bois, être peu sensible aux impressions de

*l'humor* dans le sens de la longueur de ses fibres , & qu'alors les imperfections de ces deux especes de micrometres rendraient les *degrés* de *l'hygrometre* très - irréguliers. Je craignis encore que, si je donnais aux pieces d'*ivoire* qu'il faudrait employer à ces machines une épaisseur suffisante pour qu'elles ne fussent pas sujettes à se courber , cette épaisseur ne fût un obstacle à leur entière pénétration par *l'humor* ( 14 ). Je compris donc qu'il fallait donner à *l'ivoire* une forme telle que , quoique fort mince , il résistât à se courber , & que les variations à mesurer fussent l'écartement ou le rapprochement de ses fibres.

20. Etant dirigé dans ma recherche par ces conditions trouvées nécessaires , je songeai successivement à ces diverses formes de vases minces faits d'*ivoire* , dont on mesurerait les différentes capacités avec du mercure , & j'arrivai enfin à l'idée d'un cylindre creux , dont les différentes capacités , lorsqu'il serait plus ou moins *humide* , seraient mesurées par du mercure dont il serait rempli , & qui passerait dans un tube de verre réuni au tuyau d'*ivoire* , ou il s'éleverait par conséquent plus ou moins , suivant que ce tuyau serait plus ou moins privé d'*humor*.

21. Il ne s'agissoit donc plus que de trouver un moyen d'évaluer les changemens de  
capacité



capacité du tuyau d'*yvoire*, par les variations de la hauteur du mercure dans le tube de verre : je crus voir d'abord qu'en comparant avec une balance très-délicate le poids du mercure contenu dans le cylindre, à celui d'une colonne du même liquide qui occuperait une certaine étendue dans le tube, j'aurais les rapports de ces poids assez exactement pour pouvoir mesurer les variations de la colonne de mercure, par des *degrés* qui seraient des parties aliquotes de la masse totale.

22. Ce moyen était exact en lui-même ; mais pour le devenir dans l'exécution, il exigeait une telle délicatesse dans les balances, que je n'osais pas l'employer dans la construction d'un instrument dont l'usage doit être si étendu : de telles balances ne peuvent qu'être rares par leur haut prix. Je me rappelai même à ce sujet que c'était un des inconvéniens que j'avais trouvés dans la construction des *thermomètres* de M. de Lisle, & je sentis qu'il fallait chercher quelque moyen de l'éviter.

(*La suite au Journal prochain.*)

## II. *Epître.*

SUR cette époque inévitable  
Où, coupant le fil de nos jours,

E

Une Mégere inexorable  
 Doit mettre fin à nos amours :  
 Ni sur le fort impénétrable ,  
 Dont les revers & les retours ,  
 Par un mélange indubitable ,  
 Doivent en nuancer le cours ,  
 Jamais ne consulte personne.  
 Plus l'avenir semble flatteur  
 Dans le tableau qu'on nous crayonne ,  
 Et plus le peintre est imposteur.

Notre ame a bien sa mécanique ,  
 Des ébranlemens , des ressorts ,  
 Un jeu qui constamment l'applique ,  
 Et la foumet à des rapports ;  
 Et c'est par là qu'environnée  
 De besoins & d'objets divers ,  
 Suivant qu'elle en est dominée ,  
 L'on conjecture nos travers ;  
 Et que , sans être téméraire ,  
 Je pourrais , par amusement ,  
 De tes penchans dépositaire ,  
 Le pronostiquer aisément ,  
 Si découvrir ton caractère  
 Était l'office d'un amant.  
 Mais puisque des riens nous dérangent ,

Et qu'avec nos rapports qui changent ,  
Nos mouvemens doivent changer ,  
Que fervirait de présager ?  
Non ; ton étoile bigarrée  
Par des caprices favoris ,  
Par des vertus dignes d'Astrée ,  
Des soins , des larmes & des ris ,  
Ne fera jamais pénétrée ,  
Si jamais ton ame enivrée  
Ne se livre aux sens trop chéris.  
La paresse en est le prélude :  
L'on fuit avec facilité  
Ce qui ne coûte point d'étude :  
Et l'imbecille oisiveté  
Gagnant toujours par l'habitude ,  
Nous prive enfin d'activité.

Ainsi nos ames , dans leurs routes ,  
De leurs chaines ferrant les nœuds ,  
Du seul instinct suivent les jeux ,  
Et se ressemblent presque toutes.  
Alors un âge nous instruit  
Des mœurs de l'âge qui le fuit.  
Alors , prenant pour télescope  
L'usage du monde où l'on vit ,  
Donnant pour thème à l'horoscope

La passion qui nous conduit ,  
 Souvent un devin développe  
 Ce que dans une obscure nuit  
 Notre cœur voile aux yeux des hommes :  
 L'art de pronostiquer les sorts  
 Nous suppose tels que nous sommes ,  
 Esprits incapables d'efforts ,  
 Présomptueux à toute outrance ,  
 Indépendans en apparence ,  
 En effet esclaves des corps.  
 Mais que nos corps regnent en maîtres ,  
 Qu'à l'ame ils impriment des loix ,  
 Nos corps sont mus par d'autres êtres ,  
 Ceux-ci d'ailleurs tirent leur poids ,  
 Enforte , pour une planète ,  
 Qu'il faut tout comprendre à la fois.

L'homme dépend de son affiète ,  
 L'affiète change où qu'on la mette ,  
 Et trop souvent du blanc au noir ,  
 Pour qu'un mortel puisse prévoir.

Quelle intelligence créée  
 Put jamais de l'occasion  
 Connaître la source ignorée ,  
 Le terme & la disposition ?  
 Ni percer les causes fécondes

Que Dieu seul a pu contenir  
 Depuis l'origine des mondes  
 Dans l'ordre qu'on leur voit tenir,  
 Et qui ne cessent de fournir  
 Des matieres toujours fécondes  
 Pour les époques à venir ?  
 Combien de lueurs passageres  
 Font naître & mourir nos projets !  
 Quand mille causes mensongeres  
 Nous en promettent le succès,  
 D'invisibles & d'étrangeres  
 En interrompent les effets,  
 Et par des routes imprévues  
 Que nous ne pénétrons jamais,  
 Changent la face des objets,  
 Et traversent toutes nos vues.

Des vagabonds noirs de forfaits,  
 Unis sous les ordres d'un traître,  
 Sur le Tibre élevent des murs :  
 Rome enfin commence à paraître.  
 Mais sous quels auspices impurs ?  
 Rapt, fratricide, injuste guerre  
 En creuserent les fondemens ;  
 Des crimes dignes du tonnerre,  
 Furent les premiers monumens

D'un peuple vainqueur de la terre.  
 L'impudicité de Tarquin ,  
 Changeant de face la régence ,  
 Acheva d'ouvrir le chemin  
 A cette étonnante puissance ,  
 Sous qui fléchit le genre humain :  
 Impitoyable république ,  
 Rome , masquant ses coups de main  
 D'une droiture politique ,  
 Eut le monde entier pour butin ;  
 Tout devint esclave , ou romain .

Qui l'eût dit , que ces tems de gloire ,  
 Où Rome enchaînait l'univers  
 Comme elle avait fait la victoire ,  
 Hâteraient le tems de ses fers ?  
 Et qu'ayant par tant de victimes ,  
 De combats , de sang & d'horreurs ,  
 Assez répandu de terreurs ,  
 Pour jouir en paix de ses crimes ,  
 Elle dût , au sein des grandeurs ,  
 Périr par ses propres fureurs ?

Des conquêtes illégitimes ,  
 Et de tous les honneurs sublimes  
 A qui la foule des mortels  
 Érige en tous lieux des autels ,

Tel est le destin nécessaire :  
Ce que Rome en grand osa faire  
Nous le faisons en racourci.  
Comme à Rome, il en est ici :  
Chacun est tyran à sa mode ;  
Et pour empiéter du terrain ,  
Quel homme au fonds ne s'accommode  
De la dépouille du prochain ?  
L'ambition la plus commune  
A toujours un point de fortune :  
Ce point rend tout homme romain.

Ainsi qu'à sa source timide ,  
Des richesses de maints ruisseaux ,  
Un fleuve grossissant ses eaux ,  
En devient un fleuve rapide ,  
Il faut que cent peuples gémissent  
Des lauriers d'un peuple admiré ;  
Il faut que mille gens périssent ,  
Pour qu'un faquin soit illustré.  
Tout sert à l'ame ambitieuse ;  
Jusques au sang des citoyens ,  
Tout est pour elle des moyens :  
Mais loin d'en être plus heureuse ,  
Ni dans un rang plus élevé ,  
De voir son bonheur achevé ,

Elle court , fans cefse amorcée ,  
 Étendre fa cupidité ,  
 Et reculer en infenée  
 Le point de fa félicité.

Conçois , à ces fuites terribles ,  
 L'inutilité de tes vœux ,  
 Et des efpérances nuifibles  
 Qui nous promenant en tous lieux.  
 Tandis qu'une ame criminelle ,  
 Comme un malade dans l'accès ,  
 N'a plus de goût pour aucun mets ,  
 Et dans une ivrefse éternelle  
 Infecte même fes succès :  
 L'homme , dont l'ame juſte & bonne ,  
 Aux biens que la fortune donne ,  
 Préfere l'immortel appui  
 De ceux que la vertu moisſonne ,  
 Trouve que tout eſt fait pour lui ,  
 Juſqu'au bonheur même d'autrui.  
 Jamais , dans le ſoin de paraître  
 Ne laiſſe le tems s'échapper !  
 L'orgueil alors devient le maître ;  
 Tout aide alors à nous tromper ;  
 Mais que le ſoin de te connaître  
 Soit le premier à t'occuper.



A l'enfance , où tout est prodige ,  
Où la moindre ombre , une vapeur ,  
Nous épouvante & nous afflige ,  
Laisant donc l'importune peur ;  
Les espérances imbécilles  
Aux ambitieux , aux tyrans ;  
Et les parures inutiles ,  
Aux femmelettes & aux grands ;  
Aminte , cherche dans toi-même  
Cette félicité suprême ,  
Qu'en vain tu chercherais ailleurs !  
C'est tout le secret de ta vie.  
La plus fidelle astrologie  
N'en peut promettre de meilleurs .  
C'est par-là de ses destinées  
Que le sage devient l'auteur ,  
Et que laissant au Créateur  
Fixer un terme à ses années ,  
Il verrait la terre crouler  
D'une ame inébranlable & sûre.  
De quoi pourrait-il se troubler ?  
Devant le Dieu de la nature  
Ce n'est qu'au coupable à trembler.



III. *Les amours de Victorine & de Philogene.*

IL y avait plus de trois semaines que je n'avais vu mon sincere ami Philogene, & j'en étais étonné : car depuis notre premiere jeunesse, nous n'avions jamais cessé d'être amis, n'ayant rien de caché l'un pour l'autre, partageant mutuellement nos plaisirs & nos peines; & communément on nous appelait les *Inséparables*. Ce qui redoublait mon inquiétude, c'est que depuis un certain tems, je m'appercevais de quelqu'inégalité dans son caractere. Né gai, agréable, enjoué, quoique d'un esprit solide, il était bien toujours le même; mais depuis près d'un an je le voyais souvent sérieux jusqu'à la tristesse, distrait & rêveur. Je l'avais quelquefois raillé sur ce changement : d'autres fois je l'avais exhorté, au nom de notre fidelle amitié, de m'apprendre ses peines. Un jour que je le pressais plus vivement de s'expliquer, il me répondit sérieusement : Au nom de notre ancienne & tendre union, je te conjure de ne me rien demander : plains-moi seulement : quelque jour je trouverai bon que tu me traites de fou & d'insensé; mais attends que j'en convienne, & n'exige rien de moi d'aujourd'hui à ce tems : le secret que je te fais ne saurait blesser l'amitié.

Ce dernier mot arrêta ma curiosité , & depuis cette conversation j'en ne lui en avais plus parlé ; je souffrais ses caprices & ses bizarreries , sans pouvoir en démêler le sujet. Cette interruption de commerce depuis trois semaines m'inquiéta , je craignis d'avoir donné , sans le savoir , occasion à ce refroidissement , je lui écrivis en ces termes :

“ L'amitié doit être traitée avec autant de délicatesse que l'amour. Je ne vous vois plus , cher ami , c'en est assez pour m'alarmer. Ai-je tort avec vous ? Apprenez-le moi promptement , il ne me fera pas difficile , je crois , de me justifier ; car mon cœur n'a pu avoir part à quelque chose qui vous déplaît. „

Ce billet fit tout l'effet que j'en pouvais attendre. Je reçus cette réponse le même jour :

“ Je suis dans mon tort , cher & fidele Antonin , & les premiers mots de ton billet me l'ont fait sentir ; mais je compte sur ton indulgence , après m'avoir entendu. J'irai demain dîner chez toi , soyons seuls. „

Je fus charmé de retrouver mon ami , je relus son billet , je me rappelai les termes du mien , & je vis que j'avais deviné , sans y penser , qu'il y avait quelqu'inclination , quelqu'amour qui l'avait séparé de moi. Différentes circonstances me revinrent à l'esprit , & je conclus que mon ami était heu-

reux, & qu'il avait apparemment voulu préférer les derniers momens d'une intelligence parfaite. Il n'est pas étonnant, me disais-je, que, dans ces situations, on oublie le reste du monde. Je me rappelai tout ce que je pus, pour découvrir l'objet qui pouvait l'avoir assujetti; je me perdis dans mes recherches. Je ne lui avais point vu faire de connaissance nouvelle dans les premiers instans de la naissance de sa passion : j'appelle de ce nom le tems où je vis changer son naturel, lorsqu'il était absorbé dans ses rêveries, & dans ses distractions. Je relus de nouveau son billet, & je le trouvai écrit d'un esprit calme, en termes précis, tels que l'amitié les dicte. Je me fis un plaisir de son bonheur, & j'attendis avec impatience le moment de l'en féliciter.

Il entra chez moi, avec cet air aisé que je lui avais toujours vu; il m'embrassa tendrement, en me disant : Si l'on est capable de faire des fautes contre l'amitié, rien ne fait plus de plaisir que l'occasion de les réparer. J'ai mille choses à te dire, mon cher ami, & je ne sais par où commencer..... Dites-moi que vous êtes heureux & content, lui dis-je, je n'en veux pas davantage. --- Oui, je le suis, mon cher Antonin, reprit-il, & je me suis procuré un bonheur où je n'osais prétendre; mais comment as-tu pu le savoir?

C'est ce qui me passe. -- Je ne fais rien, répondis-je, & l'amitié défend, ce me semble, toute curiosité contre l'aveu de la personne intéressée.

Ton billet, reprit Philogene, m'a fait voir que quelquefois la discrétion échappe ; il est vrai que l'amour m'a fait oublier pour quelques jours l'amitié, mais il est juste qu'à son tour celle-ci reprenne ses droits. Je dis plus : c'est que l'amour y trouvera son compte, puisqu'en parlant du mien, je ne puis que le redoubler par la certitude de me voir applaudir. --- Il se mêle, lui répondis-je, un peu d'amour-propre à tout ceci ; & plus on est fortuné, plus on desire d'avoir un confident. --- Treve de morale, cher Antonin : j'adore ma maîtresse ; mais elle me permet, que dis-je ! elle m'ordonne d'aimer mon ami : il fait en partie mon secret, & je dois avoir honte de ne pas le lui avoir appris. Dîmons vite, & je vais te faire, après cela, un ample détail de toute mon aventure, où le hasard le plus inespéré m'a donné occasion de me déclarer ; & tu sauras qu'une conversation étrangère, fotte & extravagante, m'a procuré le comble du bonheur.

Après le dîner, Philogene me tint parole, & commença en ces termes :

Vous savez, mon cher ami, que je n'ai jamais rien eu de caché pour vous, que nous

avons toujours vécu ensemble , fréquenté les mêmes compagnies, & fait les mêmes parties ; vous savez de plus combien j'ai été éloigné de ces attachemens de cœur , qui chez les uns ne font que des goûts passagers , que l'on pourrait plutôt appeller libertinage & coquetterie , & qui chez les autres font un bouleversement & un dérangement si considérable d'esprit & de conduite , qu'ils les rendent impraticables & inutiles à la société & à toutes affaires , n'étant occupés que de leur seul objet. Vous m'avez toujours entendu parler de cette façon , & vous m'avez vu aussi agir en conséquence ; mais , mon cher ami , que l'on est dupe des beaux principes de morale ! Les sentimens du cœur sont des maîtres absolus ; quand ils commandent , nous en devenons esclaves ; le philosophe n'est plus qu'un homme ; & s'il lui reste quelque raisonnement , il n'est employé qu'à justifier à soi-même son goût & ses actions.

Voilà en bref mon portrait : qui aurait pu croire qu'après dix ans & plus de fréquentation chez une dame, où les seules relations de la vie civile nous conduisaient , j'eusse pu donner l'exemple d'une passion aussi vive que celle qui me tourmentait depuis un an ? De là toutes les railleries de tristesse , de distractions , & d'inégalités , que vous & tant d'autres m'avez reprochées.

Voilà , interrompis-je , le grand secret mis au jour : je m'en étais toujours douté ; mais , ne sachant sur qui porter la vue , mes recherches demeuraient en suspens.

Philogene reprit. Que vous m'êtes cruel d'avoir pu me soupçonner d'aimer , & de n'avoir pas conclu sur-le-champ que ce ne pouvait être que Victorine ! Victorine ! m'écriai-je. --- Oui , Victorine : outre les traits , la taille & la grace qui l'accompagnent , quelle sagesse de ~~conduite~~ ! quelle prudence dans ses discours ! quelle justesse dans ses sentimens ! quelle droiture dans le caractère ! quel esprit en tout ! Ah , cher ami ! sincère & fidele Antonin , n'a-t-elle pas toujours fait votre admiration comme la mienne ? devriez-vous vous y méprendre ? Sans doute , lui répondis-je , que , s'il est une femme qui possède ces qualités , ce ne peut être que Victorine ; il n'y a pas deux voix sur son chapitre ; mais ce sont ces mêmes qualités qui m'empêchent d'imaginer que vous ayez pu faire naître une passion égale & correspondante à la vôtre. --- C'est cependant , dit Philogene , ce qui m'a entraîné : l'admiration commence , la réflexion fuit , & elle fait aisément naître le desir : ce dernier devient passion , la passion absorbe , & l'on n'est plus occupé d'autre chose ; les difficultés irritent , on ne pense qu'à les lever ; elles accablent quelquefois ,

mais elles ne rebutent point. Combien de fois me suis-je regardé comme le plus malheureux homme du monde dans une entreprise aussi douteuse & aussi dangereuse que celle de vouloir plaire à Victorine ! Que d'étude à faire sur mes discours & sur ma conduite ! Tu fais que les propos qui passeraient chez d'autres femmes pour galanterie , sont traités par elle de fadeurs ; que les assiduités auprès d'elle sont des importunités. Entrer dans ses idées & dans ses goûts avec trop de promptitude , applaudir à ses sentimens & à ses manières de penser , lui paraissent d'insipides <sup>par</sup>langes dont le tribut lui déplaît , parce qu'il est dicté par la fausse complaisance , & que Victorine elle-même est bien éloignée de la ridicule & sotte prévention de croire mieux penser que les autres.

Je ne voyais pas le moyen de parvenir à mon but , tout me désespérait , & tout me faisait sentir le chimérique de mon projet. Malgré cela , mon amour augmentait , je ne pouvais me satisfaire , & je ne savais plus à quoi me déterminer , lorsqu'une partie de campagne à Montrouge , que le hasard me procura , fit luire quelque espérance en mon esprit. Victorine , qui n'en devait pas être , y vint : sur-le-champ je me flattai que le destin voulait cesser de me persécuter , & que je devais profiter des moindres occasions qui pourroient se présenter. Elle



Elle n'y était venue que pour faire entendre raison au propriétaire de la campagne où nous nous rencontrâmes, sur une affaire dans laquelle tout le monde avait échoué : le détail en est inutile ; mais il ne l'est pas de vous dire que sur la fin d'une conversation qu'elle eut avec lui, comme je passai auprès d'elle, conduit sans doute par mon génie, elle m'appella. Venez, Philogene, venez nous juger. J'approchai, & j'eus le plaisir d'entendre la sagesse & la raison par la bouche de Victorine. Le maître de cet endroit, outré de ne pouvoir lui répondre, la quitta brusquement, en lui disant : *vous le voulez, cela sera.*

Il nous laissa seuls au fond de son jardin : là, Victorine me redit tout ce que j'avais entendu. Je la regardais fixement, je l'écoutais ; enfin elle me dit : *eh bien ! qu'en pensez vous ?* --- Je pense, madame, que je suis las de vous admirer, & je m'arrête au seul défaut que je remarque depuis long-tems en vous. --- Quel est-il ? que je m'en corrige. --- C'est que vous ne faites usage que de de votre esprit & de votre raison ; c'est que votre cœur n'est employé qu'à des choses graves & sérieuses. --- Quel autre usage, reprit-elle vivement, voudriez-vous que j'en fisse ? --- Celui qui lui appartient en propre : d'aimer comme vous êtes aimée. Cher An-

tonin , continua mon ami , quel plaisir pour moi de voir Victorine rougir à ce mot , & quel heureux augure de ne pas entrevoir de colere dans ses yeux ! Voilà , me répondit-elle , un plaisant conseil que vous me donnez ; j'aime sans doute , & ma conduite fait voir que j'aime tout ce que je dois aimer. --- Hé , madame , je vois que vous ne voulez renfermer ce devoir que dans votre famille. --- Ce n'est pas là ce que j'entends : en voilà assez , je n'en veux pas favoir davantage.

Elle se leva en même tems pour saluer des dames qui approchaient. J'étais au désespoir de n'avoir pas eu le tems de m'expliquer plus ouvertement. J'en avais assez dit pour croire qu'elle m'avait entendu : je remarquai avec satisfaction qu'elle évita que je pussé lui parler pendant le peu de tems qu'elle resta avec la compagnie : en un mot , par tout ce que j'entrevis , je crus pouvoir me flatter de ne l'avoir point offensée.

Je lui présentai la main pour la mettre dans son carrosse , & j'osai lui demander quand je pourrais achever de lui dire ce que j'avais commencé. Quand ? me dit-elle d'un ton embarrassé. Puis s'étant arrêtée comme pour y penser : quand vous voudrez. Que cette parole me fut douce , & qu'elle fit naître d'espérance dans mon cœur ! Adieu amis , adieu tout le monde ; je ne pensai plus qu'à mon bonheur.

De retour à Paris , je me renfermai chez moi , ne voulant voir personne : là je me rappelle toutes les circonstances du passé, toutes les perfections de Victorine. Je compose & j'arrange tout mon discours, je forme toutes les réponses & les repliques. Tu diras, sans doute , que je t'entretiens de bien des bagatelles ; mais , mon cher ami , en amour tout est essentiel , je l'ai éprouvé.

Le mot & la promesse du *quand vous voudrez* me tourmentaient : j'allai chez elle le lendemain , j'y trouvai nombreuse compagnie : elle ne m'envisagea qu'en rougissant , je l'abordai presque déconcerté ; elle s'en aperçut , & sûrement elle m'en fut gré. J'avais arrangé , comme je t'ai dit , mon discours , j'oubliai tout : j'eus mille distractions ridicules , on m'en raila , & je ne revins à moi que par un mot de Victorine , qui me demanda : êtes - vous toujours à Mont-rouge ? --- Oui , madame , j'y vous l'avoue , & je pensais au regret que je dois avoir de n'y être pas resté assez long-tems. --- Je vous en félicite , me répondit - elle. Personne ne put comprendre la plaisanterie , qui fut d'un prix inestimable pour moi. Ma gaité revint , je changeai d'être , la conversation m'amena à demander à Victorine ce qu'elle ferait les jours suivans. Elle me dit qu'elle allait pour quinze jours & plus à la cour , & me demanda :

vous y verra-t-on? J'y ai, répondis-je, une affaire de conséquence, dont j'ai commencé à vous parler; mais je ne compte pas pouvoir vous en entretenir aujourd'hui. Je n'en aurais pas le tems, me répondit-elle; car je vais sortir: venez ce soir souper avec nous. Je m'y rendis ponctuellement, la dame me railla tout haut sur l'air interdit & embarrassé que j'avais eu l'après-dîner; puis trouvant l'occasion de me parler sans être entendue: cette façon dont vous êtes entré aujourd'hui chez moi, ne me convient point du tout, & vous devez en sentir les conséquences; ou n'y venez point, ou que ce soit sur un autre ton. Ces paroles pénétrèrent m'accabler; mais l'air dont elle m'avait parlé me remit.

Je partis deux jours après pour me retrouver avec Victorine; car je ne pensais qu'à elle, & au sort qui m'attendait. Je me flattai d'un heureux succès; alors j'éprouvai qu'une inquiétude & douloureuse espérance est un tourment affreux. A mon arrivée, j'eus la satisfaction de voir l'aimable Victorine; mais il ne fut pas possible de lui pouvoir parler, non seulement ce jour-là, mais aussi trois autres de suite. Le quatrième, pendant qu'elle jouait, elle me demanda: êtes-vous bien avancé dans vos affaires? --- Pas plus que le premier jour, madame; & si vous

n'avez la bonté de m'être favorable , je n'ose me-flatter de rien. Il faudra voir , me répondit-elle ; vous savez que je suis portée à vous rendre service. Je prendrai , lui dis-je , la liberté de vous faire souvenir de vos offres obligeantes. Il me semblait que mes affaires prenaient un bon train , & qu'il ne fallait que m'armer de patience ; mais qu'elle coûte dans de tels momens !

Le lendemain je la trouvai prête à traverser le grand appartement , je lui offris la main. Eh bien , madame , quand me permettrez - vous de vous parler ? Je ne fais , dit - elle. Vous me tenez , lui-dis-je , dans une cruelle situation ; de grace , laissez - moi vous entretenir , ou j'en mourrai. Treve , me repliqua-t-elle , de ce verbiage : ne fais-je pas tout ce que vous avez à me dire ? Ce qui m'embarrasse , est ce que j'ai à vous répondre. Je n'ai pas encore pris mon parti ; sur-tout ne me pressez point : évitez tout ce qui peut paraître , attendez ma décision ; ne jouons pas le roman , car je le déteste ; croyez ce que je vais vous dire , mais ne m'en demandez pas l'explication : *la sagesse est une bonne avocate*. Et sur - le - champ , faisant tomber la conversation sur d'autres objets , je fus obligé d'y répondre , & je la conduisis jusqu'à l'endroit où elle voulait aller. Ces paroles énigmatiques me jeterent dans de

grandes anxiétés. Cependant j'avais tout lieu de me flatter que l'avocate parlerait pour moi. Je passai encore quatre jours entiers sans trouver un seul moment favorable.

Un soir étant chez elle avec deux hommes familiers dans la maison, elle me dit : j'ai lu attentivement votre mémoire ; je crois votre demande légitime ; mais cependant je ne crois pas qu'on vous l'accorde sans restriction. Jugez, mon cher Antonin, de ma surprise de voir entamer une pareille conversation devant deux témoins. La présence d'esprit ne m'abandonna pas, & je répondis : mon principal point est d'obtenir ma demande : à l'égard des restrictions, j'espère les faire modérer ; mais après tout, il ne m'appartient pas de faire la loi à mon maître, & je m'estime déjà fort heureux de ce qu'il m'accorde la grace que je lui demande. Je suis ravie, dit-elle, de vous voir penser de cette façon, & vous pouvez compter sur moi. A ces mots, quoique devant témoins, j'allai baiser la main de ma bienfaitrice, sans qu'ils pussent mal interpréter ces vives marques de ma reconnaissance. Mais dieux ! qui pourrait exprimer le tourbillon d'ivresse, de joie & de ravissement où je me sentis emporté ? C'est un état d'enchantement.

J'eus le lendemain le bonheur de me trouver

feul avec elle : je voulus parler ; mais elle me pria de l'écouter fans l'interrompre. Voici ce qu'elle me dit :

Vous devez être surpris, Philogene , de tout ce que vous avez vu jusqu'à ce jour ; mais si vous me connaissiez bien , vous auriez pu vous l'imaginer. Il y a dix ans , & plus , que vous fréquentez chez moi ; & depuis ce tems-là, je n'ai rien vu en vous , qui n'ait dû vous acquérir mon estime ; il m'a toujours paru que vous en fessiez cas , & vous avez pu remarquer qu'en toute occasion je me suis intéressée pour vous. J'ai vu changer votre caractère depuis un an ou environ : cela m'a fait de la peine. J'ai cru que ce changement pouvait avoir du rapport à vos affaires , & vingt fois j'ai été sur le point de vous obliger à m'en faire confidence , dans la vue d'y chercher du remede , tant votre état me faisait pitié : il me semblait même que j'y étais plus sensible qu'il ne me convenait , & je me le reprochais ; mais un moment après je trouvais qu'il n'y avait dans ma compassion rien que de raisonnable & de naturel. C'est ainsi que l'on cherche à se justifier son goût ; & l'on ne fait que l'augmenter , loin de s'en défendre.

Depuis cette époque , je crus voir dans vos yeux & dans vos regards un trouble qui m'inquiéta ; je m'imaginai que j'en étais la

cause , je m'en offensai ; mais , cherchant ensuite à vous justifier , je m'aperçus que je ne le faisais qu'avec un mouvement inquiet & chagrin. Que vous dirai-je ! par une bizarrerie de sentiment , je me trouvai jalouse. Vous voyez que je ne veux rien vous laisser ignorer. L'amour-propre me fit sentir qu'une juste raison de jalousie m'était plus injurieuse que des sentimens que l'honneur me défend d'approuver , & j'en revins à désirer en vous plutôt un manque de respect qu'une préférence étrangère , & conséquemment odieuse pour moi. Depuis cet instant , je me fis une étude de vous observer , & je mis toute mon attention à vous empêcher de me reconnaître ou de me deviner.

Après quelque tems , je me trouvai très-heureuse d'être débarrassée de cette tourmentante jalousie ; je vis que tous vos vœux ne s'adressaient qu'à moi. Je commençai à en sentir quelque plaisir , ces réflexions prirent la place de la jalousie pour me fatiguer ; mais tant de choses combattaient en moi pour vous , qu'elles ne me parlerent enfin qu'en faveur de mon penchant. S'il m'aime , disais-je , cela ne dépend pas de moi ; je n'ai pas le droit de l'en empêcher ; & , pourvu qu'il ne m'en parle pas , qu'ai-je à dire ? Je m'en tins là , & je m'applaudissais de votre silence ; je me crus en pleine sûreté , je vous



voyais avec plaisir, & jamais assez. Quelle faiblesse, disais-je, quelle retenue ! il m'aime, & fait bien qu'il me déplairait en me l'apprenant. En effet, je ne me sentais alors que dans la seule disposition d'être aimée, & je puis vous dire que vous m'auriez manqué, si vous aviez osé me parler dans ce tems-là. Que les progrès de la passion sont impénétrables ! je me trouvai à la fin ennuyée de votre silence. Je ne voulais pas vous donner matière ou occasion de vous expliquer, mais j'étais outrée que vous n'en fîsiez pas naître.

Voilà, mon cher Philogène, continua Victorine, jusqu'où m'avait conduit l'attrait que j'ai toujours eu pour vous. Je fus votre partie de Montrouge. L'occasion me parut importante, je ne voulus pas la négliger. J'avais, comme vous le savez, à parler au maître de la maison ; mais je puis vous avouer qu'il n'en fut que le prétexte. Vous nous joignîtes, & vous vous découvrites à moi avec une retenue qui me charma. J'aurais peut-être pu vous répondre avec toute l'ingénuité d'aujourd'hui ; mais heureusement ces dames nous joignirent, & dans l'instant mille réflexions m'accablèrent. Vous me vîtes peu après monter dans mon carrosse ; j'avais besoin d'être seule ; votre demande, en y montant, acheva de m'embarrasser : je ne fais ce que j'y répondis, je ne revins à

moi que quand je fus partie. Je ne vous dirai point tout ce que je pensai, & ce que je me dis à moi-même. Le dirai-je ? Résisterai-je ? Ah, Philogene ! pourquoi ne m'avez-vous pas donné des armes contre vous ? Je ne me trouverais pas où je suis.

A ces mots, pénétré de la plus vive passion, je me jetai à ses pieds ; & lui prenant une de ses belles mains, je la baisai mille fois & l'arrosai de mes larmes. Elle s'attendrit à cette action ; & me jetant l'autre bras au cou, en m'embrassant, elle me dit : c'est de tout mon cœur ; mais rasséyez-vous, ou vous me fâcherez, car je veux achever de tout vous dire.

Si-tôt que je fus arrivée chez moi, je prétextai une migraine, & me mis au lit ; j'étais en effet dans un état insoutenable. Ce combat intérieur dura toute la nuit, & finit par me convaincre que le cœur est indépendant, & qu'il commande souverainement. Il ne me restait plus, sur votre sujet, de raison qu'autant qu'il m'en fallait pour me régler sur la façon de me donner à vous. Cette raison est entière ; & si vous m'aimez autant que je veux m'en flatter, loin de la détruire, je souhaite que vous desiriez qu'elle me serve de guide : nous en ferons l'un & l'autre plus heureux. Puis - je, madame, lui répondis-je, avoir d'autre volonté que la vôtre ?...

--- Laissez-moi achever : s'il est vrai que vous m'aimiez , vous n'êtes plus dans l'âge de légèreté , & vous voulez que cet amour dure. C'est mon desir , lui dis- je. -- La singulière façon dont ce même amour s'est formé , s'est accru & s'est déclaré , doit nous intéresser également à nous en faire honneur ; rien de l'usage commun n'y est entré , il faut de même que notre tendresse ne ressemble en rien à tout ce que nous voyons journellement dans les liaisons ordinaires. Je ne veux nulle assiduité marquée ; évitons le danger des lettres , je n'en veux recevoir que de votre main propre , ou de celle de la personne que je vous indiquerai tout-à-l'heure.

C'est l'estime qui garantit de ces inquiétudes déshonorantes que la jalousie occasionne. Sûre de vous , je veux que vous le foyez de moi. Je ne vous cacherai point qu'il m'en a coûté pour me déterminer à vous parler si promptement & si nettement ; mais ce qui m'y a le plus engagée , c'est la crainte de faire appercevoir vos vues. J'ai appréhendé que la chimérique vanité de retarder l'aveu sincère que j'agréais votre déclaration , ne me jetât dans les inconvéniens que toute femme sensée doit éviter. En voilà assez pour justifier la précipitation de ma réponse. Passons au reste.

En vous donnant mon cœur sans réserve ,

j'accompagnerai ce don de tout ce qu'il y a de plus tendre, hors le seul point : & je m'en explique d'avance, c'est ma volonté ; je ne peux m'imaginer qu'il soit nécessaire, & je ne veux sur cela prendre d'avis que de moi-même ; & telle est la restriction dont je vous parlai l'autre jour : répondez-moi.

J'accepte, lui répondis-je, toutes vos conditions, & mon cœur & mon esprit jusqu'à présent n'ont été occupés que du bonheur d'être à vous & de vous plaire. Je n'ai point encore eu le loisir de pousser mes idées plus loin ; laissez-moi, quant à présent, jouir de tout mon bonheur, & ignorer qu'il puisse y en avoir d'autre que de vous aimer & d'être aimé de vous. A ces mots, elle se leva, & me dit : je n'ai pas le tems d'achever, mais venez demain sur les onze heures. Prétendez une affaire, & je vous parlerai. Elle permit alors à ma reconnaissance & accorda à mon amour, des témoignages bien vifs & bien tendres ; puis elle me força de me retirer.

Je sortis, le cœur rempli de tout ce qui peut se sentir de douceur, de calme & de joie ; mais il me fut impossible de clorre l'œil. Je renouvelais mes plaisirs, en me rappelant jusqu'à la moindre syllabe de la charmante conversation dont je sortais. Quelle félicité d'être aimé de Victorine ! Non, il

n'en est pas deux dans le monde ; Philogene est seul digne de la servir.

Je fus , comme tu peux bien juger , ponctuel au rendez-vous , un papier à la main. On me dit qu'elle dormait encore : j'attendis peu ; à onze heures sonantes , une de ses femmes demanda si j'étais arrivé , & me fit entrer. Victorine était encore au lit , elle me fit asseoir , & renvoya ses femmes.

Eh bien , Philogene , que pensez - vous de moi ? Ne suis - je pas folle dans votre esprit ? N'avez-vous rien perdu des bons sentimens que vous pouviez avoir pour moi ? Vous êtes adorable , madame , lui répondis-je , & je suis l'homme du monde le plus heureux & le plus amoureux. Elle reprit : faites mon bonheur , Philogene , en justifiant mon choix par votre conduite envers moi , je ferai le vôtre , s'il suffit de vous bien aimer. Ces tendres expressions furent suivies de tout ce que l'instant présent pouvait produire de satisfaction , mais dans les bornes prescrites. . . Ménageons , me dit Victorine , ménageons les momens , & que j'acheve de vous dire ce que le tems ne me permit pas hier : cela roule sur deux ou trois choses.

Je veux que vous soyez toujours le même chez moi : badinez à votre ordinaire les dames qui y viennent , redoublez pour elles

cette galanterie , je prendrai pour moi tout ce que vous pourrez leur dire d'obligeant & de vif. Puisque je fais que vous êtes lié d'amitié avec Antonin , je veux que vous lui faffiez confidence de tout... --- Ah , madame ! quoi , vous foupçonnez déjà ma discrétion ! Quelle injure me faites-vous ! Vous le prenez mal , me dit-elle ; voici ma raifon : croyez-vous qu'il n'ait pas remarqué comme moi , que vous aviez une paffion dans l'ame ? Peut-être même que , fans me nommer , vous lui avez parlé de vos fouffrances paffées. Voulez-vous qu'il devine ? S'il le fait , vous ne pourrez plus vous en plaindre , il n'est plus obligé au fecret : il est homme d'honneur , je veux qu'il foit inftruit , & qu'il fache que c'est par mon ordre. Je vous procure par-là occafion de parler de moi , vous vous conferverez votre ami , votre fecret fera affuré , vous me mettrez à mon aife avec lui. D'ailleurs , nous pouvons avoir befoin de lui en cas d'abfence , car je ne veux point que vous vous fiez à aucune de mes femmes ; je n'ai pas befoin de confidente , & je ne veux pas que vous en cherchiez ; ce ferait vouloir me perdre. Adieu , allez-vous-en. J'obéis , après avoir fait mille proteftations de ma reconnoiffance & d'une fidélité éternelle.

J'ai continué tous les jours de la voir , &

j'en ai reçu tantôt plus , tantôt moins de fa-  
veurs. Que Victorine est aimable , mon cher  
ami ! qu'elle a d'esprit ! Elle trouvait le secret  
de me dire en pleine compagnie tout ce que  
l'amour le plus vif peut exprimer , sans que  
personne pût le prendre dans le véritable  
sens. On parlait un jour du bonheur d'être  
à portée de faire des graces ; elle dit : pour  
moi , je crois qu'il n'est point de plaisir ap-  
prochant de celui d'obliger quelqu'un qui le  
mérite. On est sûr de s'attacher un cœur re-  
connaissant , & l'on est payé d'avance par  
la satisfaction d'avoir fait du bien à un  
digne sujet. Chacun applaudit à ce senti-  
ment ; mais je me gardai bien d'enchérir  
sur les autres , quoiqu'intérieurement je m'y  
sentisse obligé. Elle m'avoua depuis qu'elle  
l'avait appréhendé.

J'étais , cher ami , comme tu le vois , aussi  
heureux qu'on peut l'être ; mais il me res-  
tait quelque chose à désirer. J'en voulus un  
jour tenter l'aventure ; mais je trouvai un  
sérieux qui m'arrêta. Tenez vos promes-  
ses, me dit-elle , ou je m'en offenserai ; ne  
me laissez point soupçonner que tous les  
hommes se ressemblent , parce que je pour-  
rais croire qu'ils n'ont tous que le même but ,  
auquel cas je me ferais bien trompée : en un  
mot, j'ai mes préjugés ; & ce n'est pas le  
moyen d'avancer avec moi , que de rien vou-

loir sans mon consentement. Je demandai pardon , & promis qu'à l'avenir je m'en tiendrais au seul desir , qu'il ne m'était pas possible de réprimer ; mais que j'attendrais respectueusement. En effet , je tins parole. Tu peux juger que ce n'était pas sans peine ; après tout , je voulais lui plaire , & je me contentais d'espérer , jouissant au surplus du comble de la félicité. Je vais te conter une aventure qui te paraîtra hors d'œuvre , quoiqu'importante au sujet , tant il est vrai que l'amour tire parti de tout.

Un soir une vieille coquette de cour , & qui se prête volontiers à la plaisanterie , vint souper chez Victorine ! La compagnie était peu nombreuse , mais bonne ; la coquette débita mille extravagances , cela mit chacun en train de railler. Après le souper , on reprit la conversation beaucoup plus vivement. Je lui demandai quel plaisir on pouvait avoir dans la coquetterie ? Elle s'offensa du nom ; mais elle convint que rien n'était plus agréable à une jolie femme , que d'avoir plusieurs personnes de mérite empressées à lui plaire , à la louer incessamment , à applaudir à toutes ses volontés & même à ses caprices. Cela est fort beau , lui dis-je ; mais quelle récompense donne une jolie femme à de pareils serviteurs , car je n'ose leur donner le nom d'amans ? ---- Pourquoi ? reprit-elle



elle , ce nom ne blesse point ! l'honneur d'une femme. Vous demandez quelle est leur récompense ? Ne sont-ils pas plus que payés par le plaisir de voir & d'être écoutés ? Que faut-il de plus ? ---- Vous me rebutez , lui dis-je ; j'avais envie de m'enrôler sous vos loix ; mais je voudrais d'autres appointemens ; car , quoi qu'on dise , une jolie femme ne doit jamais être avare. --- Eh bien , dit-elle , convenons de notre marché : je veux faire quelque chose d'extraordinaire pour vous. Parlez , que voulez - vous ? Ce que je veux , repliquai - je ? je veux tout ce que l'on peut obtenir en amour. Ah , bon dieu ! quelle grossièreté ! me dit-elle , peut-on penser à pareille chose ! Il est d'autres graces à recevoir ! Il faut chercher ce dont vous parlez , chez des petites filles d'opéra. -- Laissons là ces pauvres filles , madame , & parlons de bonne foi : qu'y a-t-il donc à gagner avec une jolie femme ? ---- Hé mais ! . . . vous m'étonnez , dit-elle d'un air ingénu ; il semble que vous n'ayez jamais aimé. Quoi , le plaisir de s'entendre dire , *je vous aime* , n'est pas assez ? Non , dis - je & ce n'est pas là une nourriture solide. -- Ah , mon dieu ! que vous êtes matériel ! que faut-il donc ? Je vois bien que nous avons peine à convenir.

Ce plaisant marché , comme tu peux en juger , faisait rire la compagnie , & chacun la

pressait d'en régler les conditions. L'un d'entre eux dit : il faut qu'il puisse vous prendre & serrer les mains. Eh bien ! passe , répondait-elle. Un autre demanda le droit du baiser. Cela est bien fort , dit-elle ; mais soit encore. Un troisième demanda la chiffonnade. -- Je suis perdue ! je suis ruinée ! tout le monde me demande : accorderai-je , madame ? dit-elle à Victorine. Je crois que oui , répondit cette aimable dame en riant à gorge déployée. -- Eh bien ! ne me demandez plus rien , Philogène. Je ne puis , lui repliquai-je , rien rabattre de mon premier mot. En vérité , dit-elle , vous êtes bien brutal : il semblerait que c'est une aune d'étoffe que l'on vend ; puisqu'ainsi est , marché nul , & je reprends tout ce que l'on vient de m'arracher. Si nous avons à le renouer , il faudra que ce soit ailleurs.

Cette conversation , qui ne pouvait plus monter , se réduisit à la moralité , & je dis : voilà comme il n'y a que du mal-entendu dans le monde : on donne souvent sans choix & sans discrétion ce que l'on devrait ménager , & l'on refuse l'essentiel à l'amour , & ce qui tire le moins à conséquence. Le croira qui voudra , mais le monde est plein d'imprudens. Le monde a tort , dit notre coquette d'un ton animé : il ne juge jamais que sur les apparences ; mais venons au fait :

qu'est-ce que l'amour? Un des auditeurs l'interrompit pour la prier de réduire la définition en termes précis, car cela nous menerait trop loin. -- Non, dit-elle, elle fera fort courte, & la voici : c'est l'envie de posséder ce que l'on trouve aimable; cela est net & très-clair, ce me semble. Cela supposé, il est évident que, lorsque l'amour a eu ce qu'il demande, il n'a plus rien à souhaiter, & dès lors il va chercher parti ailleurs. Ainsi j'ai raison de dire qu'il faut tenir l'amour en espérance, & rien plus; dès qu'il cesse de désirer, il cesse d'être. Voilà, dis-je, le raisonnement le plus concluant que j'aie jamais entendu! & il me donne la plus évidente conviction que, l'amour étant un plaisir bien vif, il ne peut conserver ce plaisir qu'autant qu'il souffre : voilà une triste situation! -- Je dis pourtant ce qui est : voilà, pour dire vrai, ce que c'est que l'amour; car je laisse aux cerveaux creux les beaux amours fideles & constants; pour moi, je n'en ai jamais vu que dans les livres. Sur ce pied-là, dis-je, je veux renoncer à l'amour. J'avais résolu de renouveler avec vous la passion des plus illustres paladins du tems passé; mais je vois bien que, si je veux jouer le rôle du bon Amadis, il faudra que je me pourvoie d'une autre Oriane. Vous ferez bien, dit-elle, car je n'y ai pas de foi. Ainsi

va le monde : j'espérais faire ici recrue d'adorateurs , je vois bien qu'il faudra que je m'en passe.

Projets évanouis , aussi-tôt que formés !

Nous éclatâmes tous de rire à cette burlesque exclamation , & peu après nous nous retirâmes.

Le croiras-tu , mon cher Antonin ? la folle & badine conversation dont je viens de te faire le rapport , m'attira le lendemain le billet que voici , & que Victorine me donna elle-même.

“ Je ne reviens point de ma surprise. Quoi ! une insensée me fait appercevoir que je vais le grand chemin de la coquetterie ! J'en ai horreur ; aidez-moi à en sortir : je vous en ferai voir la possibilité ; mais je vous reprocherai de ne m'en avoir pas avertie. „

Ce billet m'éleva jusqu'aux cieux : je n'osai regarder Victorine en face , je la cherchai dans un miroir , & nous nous entendîmes. Quelque tems après , elle entra dans un petit cabinet , & m'appella. J'y courus. Mon billet , me dit-elle , vous a tout dit : voici une petite clef qui doit ouvrir cette porte ; je ne fais où elle donne : tâchez de le démêler. Je vous laisse. Et sur-le-champ elle me quitta.

J'essayai long-tems cette clef , qui était rouillée : à la fin , à force d'industrie , j'en vins à

Cette porte n'avait peut-être pas été ouverte depuis vingt ans : je la refermai par dehors sans savoir où je pouvais être. J'étais en effet dans un de ces corridors obscurs d'un château peu fréquenté : je rencontrai à son extrémité un escalier qui me devint très-commode , quoiqu'il fût très-éloigné de la porte d'entrée de l'appartement de Victorine. Je sentis alors le bonheur qui m'était préparé ; il ne me restait plus qu'à suivre l'ordre qu'elle voudrait bien me donner. Je le reçus dans une maison où elle vint en visite. Etes-vous instruit de ce dont je vous ai prié de vous informer ? me dit-elle. -- Oui , madame , je vous en rendrai compte... -- Je ne soupe pas chez moi ce soir , ce sera pour demain. Tout cela se dit tout haut : j'étais seulement fort affligé de ce retardement. Quand elle sortit, je m'approchai , elle me dit : A une heure après minuit votre clef pourra vous servir.

Me voici , mon cher Antonin , au moment le plus fortuné de ma vie , qui termine si parfaitement mes peines passées , & qui m'ouvre pour l'avenir une carrière semée de fleurs , puisque je possède sans réserve ce qu'il y a au monde de plus aimable , de plus respectable , de plus spirituel ; j'arrivai sans embarras par le nouveau chemin. J'entrai , je trouvai une bougie allumée , & l'autre porte fermée : j'attendis peu , elle-même vint ou-

vrir, me conduisit dans sa chambre, se mit au lit, & m'ordonna de rester à son chevet, parce qu'elle voulait achever de me parler, pendant qu'il lui restait encore un peu de droit sur moi. Je m'offensai de son expression. -- Quoi, madame! croyez-vous jamais perdre votre autorité par vos faveurs? Ah! si vous pouviez le penser, je vous le jure, je renoncerais au bonheur qui m'est préparé. Je ne veux, aimable Victorine, oui, je ne veux vivre que par vous & pour vous: je n'ai désiré cette dernière grace que pour me voir indissolublement lié à vous pour le reste de ma vie. C'en est assez, Philogene, me dit-elle; je vois que je ne me suis point méprise dans tout ce que j'ai pensé de vous, je reconnais la sincérité de vos sentimens par vos offres de retenue: n'en parlons plus. Je vous crois trop généreux pour croire que vous puissiez vous prévaloir contre moi, des choses que vous appelez faveurs & que vous désirez. Je ne crois pas non plus que vous vouliez jamais interpréter peu avantageusement pour moi, tout ce que j'ai fait pour vous. J'avoue mon faible: je voulais éloigner le fatal moment où nous nous trouvons, par les mêmes raisons de notre écervelée d'hier; mais j'ai senti que c'était offenser un homme comme vous, que de soupçonner qu'il pensât aussi basement que ces jeunes étourdis,

qui croient pratiquer l'amour , & ne suivent que la débauche. Je sens parfaitement que les cœurs que la raison unit , doivent avoir d'autres principes. Je n'ai jamais connu cette délicieuse tendresse , & je ne l'aurais jamais connue sans vous : elle me paraissait pleine de désagrémens , & cependant je m'y livre de tout mon cœur. Puisse notre union durer autant que nous-mêmes ! C'est l'unique souhait de bonheur qui me reste à faire. „

A ces mots , je me jetai à ses genoux , & je lui réitérai mille fois les sermens de la fidélité la plus parfaite. Ne me demandez plus rien , mon cher ami ; l'amour ferma les rideaux , & nous remplit de tous ses feux. Victorine m'avoua depuis qu'elle ne les avait jamais connus , pas même en idée.

IV. *Lettre à M. BERTRAND , professeur de belles-lettres , à Neuchatel.*

PERMETTEZ-MOI une courte préface , monsieur. Les préfaces sont si fort à la mode ! Je fais que la lettre que je vous envoie , est d'un très-mauvais style épistolaire ; car j'ai lu madame de Sévigné : mais c'était mon ton de conversation , & chacun a le sien ; “ le mien était donc détestable ! „ Soit ! je ne l'ai plus ; d'ailleurs il m'était naturel . . Dirai - je tout ? je le regrette : l'enthousiasme qui le produisait embellissait tout autour de moi ; mon

cœur vivait davantage : je crois que j'étais plus heureux , quoique moins tranquille & peut-être même moins content. Passez-moi , s'il vous plaît , cette tournure énigmatique ; j'en ai besoin... Mais avais je besoin de faire imprimer cette lettre ? Oui , monsieur , parce que , sans être neuve , elle me paraît pouvoir être utile ; parce que des personnes , dont j'aime les intentions louables , dont je respecte les desirs , l'ont cru comme moi. Si quelqu'un peut résister à de tels motifs , qu'il me blâme , & je saurai m'en honorer. Pour vous , monsieur , j'espère qu'ils vous feront approuver le courage avec lequel je viens placer dans votre journal une lettre familièrement écrite à un de mes amis , qui avait le malheur de douter de sa religion , & d'en douter avec inquiétude , ce qui est bien naturel à un honnête homme. Il me fit part de ses objections ; la lettre que je vais transcrire , fut ma réponse : elle produisit son effet , & je fus heureux d'avoir été utile à mon ami... Il est vrai qu'il avait une ame droite & réfléchissante , un jugement solide & ferme , un cœur naturel & sensible. Je l'adresse à tous ceux qui lui ressemblent ; bien sûr qu'il ne me fera pas mauvais gré de rendre publique une lettre dont j'ai retranché tout ce que j'ai cru pouvoir le faire reconnaître , & dont l'auteur a diverses raisons de souhaiter lui-



même de ne point être connu de ceux qui la liront ; car je ne l'aurais certainement pas publiée, si je ne m'en faisais une sorte de devoir.

17 *septembre* 1771.

Il me semblaît que depuis un tems infini je vous devais une réponse : pourquoi ? c'est que depuis votre lettre reçue, le desir de vous répondre se présentant chaque jour très-souvent & très-vivement à mon esprit, m'a fait croire le tems beaucoup plus long qu'il ne l'était en effet. Ce qui m'a empêché de me satisfaire plutôt, c'est une vagabonderie éternelle d'ici à notre métairie & de notre métairie ici, des promenades, des courses, des visites, & autres distractions, qui, me coupant mon tems par petits morceaux, suspendent tous mes projets de travail, en m'ôtant le desir de les exécuter à ma fantaisie ; c'est un discours de morale que j'ai composé, tant philosophique & tant plein de belles & bonnes choses qu'on veut, mais que je n'ai pourtant pas le bonheur de trouver à mon gré, parce qu'il me paraît un peu forcément beau (\*); c'est quelquefois une sorte de lan-

---

(\*) Une petite remarque en passant ne sera pas déplacée à ce sujet dans un journal de littérature. N'est-ce point ici le grand défaut de presque tous nos meilleurs ouvrages modernes ? Ils sont beaux

gueur pénible , dont plût à Dieu vous avoir toujours préservé ! c'est , tantôt la pluie , qui engourdit tristement tout mon être ; tantôt le soleil , dont les rayons m'attirent aussi efficacement que la foule innombrable de petits insectes qui s'agitent gaîment dans sa lumière , & semblent ne vivre que de ses regards. J'aurais pu me dispenser de vous alléguer toutes ces excuses (\*) ; je le vois à la date de votre dernière lettre ; mais c'est à moi que je me justifie , & je m'apperçois que je vous écris mes soliloques. Pardonnez : c'était pour servir de *transition* (\*\*) à une autre excuse , qui a droit de se recommander à votre ré-

---

sans doute , ils sont bons & philosophiques ; qui le nie ? Mais sont-ils assez naturels ? Non pas à mon gré. Aussi leur lecture est-elle fatigante ; aussi les plus estimables ne peuvent-ils guère se relire. Ce n'était pas ainsi qu'écrivaient les anciens , ni La Fontaine , ni Racine , ni Fénelon ; ce n'est pas ainsi qu'ont écrit Voltaire , Rousseau , Buffon. *Nil absque natura.*

(\*) Et au lecteur ? au lecteur , qui n'est pas mon ami , & s'embarrasse fort peu de moi ? qu'a-t-il à faire de tout cela ? Rien , je le fais ; mais une lettre est une lettre , & non pas un ouvrage en forme.

(\*\*) Il faut savoir ici une chose fort peu intéressante : c'est que mon ami me reprochait l'amour & l'usage excessif des transitions dans tout ce que j'écrivais.

flexion. Vous m'invitez avec une confiance flatteuse à raffermir votre croyance chancelante... Avez-vous donc pensé combien il est difficile de disputer ( paisiblement, s'entend, & entre nous, cela va sans dire : des amis disputent-ils autrement ? ) lorsqu'on est à 27 ou 30 lieues l'un de l'autre ? On s'entend trop lentement ; on lâche dans les longs intervalles de silence le fil du raisonnement, que l'on avait d'abord saisi avec force ; & le défaut de continuités allanguit (\*) nécessairement toutes les idées. Il faudrait, pour y suppléer, les creuser, les idées, les munir contre toute objection, approfondir la matière avant que de la travailler ; il faudrait en vérité faire une dissertation : chose très embarrassante & pénible. Cependant, mon bon ami, j'aime trop & ma religion & votre bonheur, pour ne pas souhaiter bien fort de contribuer, s'il m'était possible, à vous raffermir solidement ; je vous estime & vous aime trop pour ne pas au moins l'essayer : j'y ferai tout mon possible. Laissons la pour cette fois littérature, morale & autres matières à épuiser en leur tems. Je parlerai de moi quelques autres fois : j'en parlerai celle-ci même...

---

(\*) Je voudrais savoir pourquoi on ne renouvelle pas ce vieux mot, simple, noble, expressif, harmonieux, qui est tout-à-fait dans l'analogie de la langue, & dont il me semble qu'on a besoin.

Eh ! comment l'éviter , à moins que l'on ne parle de choses qui nous sont indifférentes & tout-à-fait étrangères ? ( \* ) Mais si j'en

---

( \* ) Il me paraît que cela est ainsi , & ne faudrait même être autrement. J'ai souvent ri des entortillages & des misérables déguisemens de ces gens si polis & si modestes , qui ne veulent jamais paraître parler d'eux-mêmes ; ils ont beau faire ; malgré tous leurs efforts , le *moi* perce par-tout ; ce n'est toujours que d'eux-mêmes qu'ils parlent. La belle politesse que celle qui nous rend nécessairement hypocrites dans nos discours ! J'aimerais mieux l'amour - propre franc & déclaré de Montaigne ; il est plus consciencieux. La conversation , les écrits d'un homme ne deviennent intéressans pour les autres , que lorsque son *moi* , si je puis m'exprimer ainsi , s'étend , s'élargit , lui devient commun avec eux ; mais jamais on ne parle avec intérêt , avec chaleur , avec sentiment , sans parler de soi , de ses pensées , de ses passions , de ses plaisirs , de ses malheurs. Je me rappelle à ce propos que Plutarque , contre l'opinion assez générale de ceux qui se mêlent aujourd'hui de juger , met quelque part *le parler de soi* au nombre des plus grands ressorts de l'éloquence. A-t-il tort ? je ne le crois pas : car d'où viendrait sans cela le grand intérêt que nous prenons tous aux ouvrages dramatiques ? On sent bien que ce n'est pas faute de matière que je finis cette remarque ; elle donnerait peut-être à un philosophe matière à réflexion ; mais nous ne devons pas espérer d'avoir beaucoup de lecteurs philosophes.

parle aujourd'hui , ce ne sera du moins que par rapport à vous.

Souffrez que je commence par vous plaindre ; j'en ai le triste droit : j'ai senti combien est ennuyeusement insupportable le très-lourd fardeau de l'incertitude ; je connais cette inquiète & sombre méditation , qui semble , par son inutile & pénible agitation , épaisir encore les ténèbres où nous nous égarons languissamment. De tous les désagrémens dont fourmille notre vie , je ne sache que l'ennui qui soit pire que les tourmens de l'anxiété.

En lisant votre dernière lettre , surpris , étonné , stupéfait , je m'affligeais sincèrement de voir qu'avec les meilleures intentions du monde , avec un jugement droit , avec un esprit solide , mon ami , & , pour tout dire , celui des êtres à moi connus que j'en aurais le moins soupçonné , fût consumé par des doutes funestes sur la chose la plus importante à l'homme , du moins à l'homme vertueux. Ainsi par-tout , jusques dans la religion même du Fils de Dieu , il faut qu'une ombre douteuse se mêlant tristement à la lumière , nous rappelle sans cesse les bornes étroites fixées par la main du Créateur à notre faible , mais téméraire & entreprenante raison ! Que dire ? Lui , mon vertueux ami ! me demandais-je avec étonnement ; est-il

bien possible ? Vos doutes devenaient une objection presque insoluble pour mon cœur contre l'évidence de la révélation. Souvent je m'étais pris de ceux qui m'ont désolé à mon orgueil (\*), à une secrète corruption, vaine & timide erreur, née de la dou'oureuse incertitude qui me minait ! Je vois maintenant que l'aveugle préjugé, l'ignorance & le manque de raison soutiennent seuls avec une sotté fierté (\*\*) le trône de cette foi

---

(\*) Je crois que nos moralistes chrétiens ont beaucoup trop, & beaucoup trop vaguement, & très-inutilement déclamé contre l'orgueil. C'est une maladie cachée, imperceptible à ceux qui en sont atteints, dont on s'accuse réciproquement dans le monde avec trop de légèreté. Il fallait en déterminer la nature, en indiquer les symptômes, en distinguer les genres, en enseigner les remèdes ; je ne crois pas qu'on l'ait fait. J'aurais, ce me semble, beaucoup de choses à dire sur ce sujet : tant il est vrai que, malgré le nombre de nos ouvrages de morale, cette belle & unique science est encore un pays plein de terres désertes.

(\*\*) On me blâmera de tenir ce langage . . & qui ? des gens qui peut-être pensent comme moi. Pour moi, je le tiens sans scrupule ; ce qui est vrai n'est jamais nuisible qu'aux esprits mal faits. Religion sainte & respectable ! amie de mon cœur & de ma raison ! consolation de ma vie ! je ne puis t'offenser & te nuire, je ne puis scandaliser tes vrais disciples, en disant la vérité.

jamais ébranlée qui paraît animer quelques chrétiens , & que , dans ce siècle du raisonnement , que nos sophistes osent appeler si hautement le siècle de la philosophie , il faut qu'un être pensant & impartial marche avec constance au travers des doutes & de difficultés sans nombre pour parvenir à croire enfin fermement. Du moins ne nous laissons pas dans nos recherches & dans notre long tâtonnement , où souvent l'objet réel que nous croyons saisir est un fantôme qui nous échappe , & l'appui dont nous croyons nous servir pour faire un pas , s'évanouit & vient tout-à-coup à nous manquer. Ne prenons le parti , même de douter , qu'après un examen bien sévère qui nous autorise à douter tranquillement (\*) : une éternité de perfectionnement proportionnel à la perfection actuelle de l'ame en quittant le corps , mérite sans doute que nous fassions tous nos efforts pour arriver à cet instant fatal avec un entendement exempt de ces doutes importuns qui ne pourraient , je crois , qu'influer enfin plus ou moins sur la volonté (\*\*).

---

(\*) Je prie ceux qui doutent à la légère , dont le nombre est très-grand aujourd'hui , de vouloir bien peser cette réflexion ; mais à mon tour je doute qu'ils daignent le faire : je souhaite de me tromper.

(\*\*) A-t-on fait assez d'usage en morale , en

Ne nous dépouillons pas, s'il nous est permis par nos esprits forts, de ce préjugé du cœur, qui est pour le christianisme; craignons de trouver fautive une religion qui rend l'homme meilleur & plus heureux; mais aussi que les théologiens nous permettent de ne pas nous reprocher comme un crime des doutes

---

fait-on assez dans la pratique de ce principe si clair que je propose en passant? Si l'ame est toute immortelle, si sa volonté est intimement liée avec son entendement, si la perfection de l'entendement est une partie essentielle du bonheur; n'est-il pas évident que celui qui se trompe, au moins sur les points importans de la religion & de la morale, quelque innocente que puisse être la cause de son erreur, on fera moins heureux par une suite naturelle & nécessaire de cette erreur? Que veulent donc dire les incrédules? "Si nous nous trompons de bonne foi, Dieu est trop bon pour punir une erreur involontaire. „ Ce n'est pas là la question. Dieu est trop bon pour punir, je le veux, aussi ne punira-t-il pas: mais il est trop sage pour troubler l'ordre établi; & s'ils se trompent, ne voient-ils pas qu'il faudrait que Dieu troublât cet ordre pour les rendre aussi heureux qu'ils l'auraient été par la vérité? Les égaremens de l'esprit sont donc plus dangereux qu'on ne pense, & pour n'être pas un crime, une opinion erronée peut n'en être pas moins un obstacle au bonheur. Les fruits de l'erreur seraient-ils les mêmes que ceux de la vérité?

malheureusement



malheureusement presqu'inévitables aujourd'hui ; & si nous entreprenons de les déraciner , que ce soit sans mauvaise humeur contre l'ame réfléchissante qui les produit (\*).

(\*) Qu'on me passe encore une remarque , ce sera la dernière. On me pardonnera d'observer que la plupart des défenseurs de la religion ont traité bien durement les incrédules. Ils semblent avoir supposé qu'on ne peut l'être que par corruption ou par orgueil. À quoi bon cette assertion ? La vérité qui vient de Dieu n'a pas besoin d'être ainsi défendue. Convenons , sans crainte de lui nuire , que l'incrédule peut avoir le cœur honnête & droit ; ajoutons seulement qu'il a l'esprit gâté , que la simplicité de l'ame lui manque ; ajoutons que l'incrédule vertueux est bien éloigné de faire parade de son incrédulité , qu'il s'en tait , qu'il n'en a pas l'odieux & ridicule fanatisme , qu'au contraire il ferait fâché de la communiquer , qu'il ne se permettra jamais des railleries offensantes , un ton de mépris sur un objet aussi sérieux. Quiconque est autrement incrédule , honore la religion de Jésus-Christ par son incrédulité ; oublions-le ; n'en parlons pas même : en vaut-il la peine ? Mais , lorsqu'on s'adresse à l'incrédule , tel que je viens de le dépeindre , le seul qu'on puisse espérer de ramener , pourquoi de la mauvaise humeur ? pour quoi le confondre avec les autres incrédules ? Le ton le plus propre à le ramener , & en même tems le plus juste , le plus naturel au cœur humain , le plus conforme aux règles de la morale , & à l'es-

Il vous semble voir un mur tissu de *ronces*, hérissé d'épines, régner tout autour de la révélation; mais c'est peut-être que vous ne savez pas trouver l'entrée. Vous me faites des objections plus dialectiques que solides, auxquelles je ne fais trop comment répondre: elles n'ont plus de prise sur moi; je pourrais répondre simplement à un argument subtil qui ne m'a point frappé, & ma réponse à son tour ne ferait sans doute aucune impression sur un homme frappé de l'argument que je voudrais réfuter.

Que vais-je faire cependant? vous proposer des raisonnemens? Ceux qui m'ont convaincu ne produiront peut-être aucun effet sur vous. Eh! d'ailleurs, comment vous vaincre avec ces armes, où vous êtes plus habile & plus exercé que moi? Je ne pourrais que vous redire fastidieusement & d'un air bêtement triomphant ce que vous vous ferez déjà dit inutilement à vous-même. Eh bien, essayons d'un autre remède. Nous avons dans le cœur plus d'analogie que dans l'esprit;

---

prit du christianisme, n'est-ce pas celui de l'estime, de l'intérêt & d'une compassion qui n'a rien d'humiliant pour celui qui en est l'objet? Cette classe est peu nombreuse, dira-t-on. Je l'ignore: mais encore une fois, faut-il parler aux autres? faut-il même parler d'eux? Je ne les compte pas. *Numerus sunt:*

fefons à mon ami l'hiftoire de mon cœur, les raifonnemens de mon cœur. Je vous ferai un narré; vous y prendrez ce que vous y trouverez de bon; vous le lirez fans dégoût; un cœur ami du vrai ne verra point fans intérêt comment un cœur femblable à lui agit & fe détermina dans la fituation où il fe trouve, comme une belle perfonne ne verra point fans plaifir un miroir qui lui représente fidèlement fon image.

C'eft donc un malade que vous demandez pour médecin, mais un malade radicalement guéri, qui vous indiquera fa recette avec effufion de cœur. Si je n'ai pas le bonheur de dire: " Mes maux aux malheureux m'ont rendu fecourable; „ je puis dire au moins avec vérité qu'ils m'ont appris à les partager, à defirer fortement de les foulager. L'ef-time que j'ai pour vous, le gré que je fais à votre amitié d'ofer être trifte & s'affliger librement avec moi ( ce qui me convainc infiniment mieux que tout l'enjouement du monde, que vous ayez pour moi une eftime affectueufe ); tout cela réuni m'inspire pour vous toute la forte de compaffion tendre que vous pouvez avoir pour vous-même. Excufez la longueur de ce préambule: je fens qu'avant d'offrir des alimens à celui qui a faim, c'eft être fort sot que de le haranguer; mais ce qu'il y a ici de fuperflu pour la raifon, le

cœur pénétré le dictait ; comment retenir ma plume ? Peut-être le remède arrivera-t-il heureusement trop tard ; peut-être aurez-vous déjà trouvé par vous-même l'issue qui conduit de vos doutes à la vérité. Je fais par expérience, qu'une fermentation inquiète peut aboutir à affermir enfin notre foi d'une manière inébranlable, & donner à notre croyance une solidité que nous n'espérions plus : ainsi, passez-moi cette comparaison, ainsi l'aiguille de ses balancemens, l'aiguille aimantée se fixe au nord, & garde ensuite cette position qui lui est naturelle.

Vos lecteurs voudront bien aussi, monsieur, j'espère, me pardonner ce long préambule d'une amitié un peu babillarde. Je crois que la suite de cette lettre, que je vous enverrai pour le journal prochain, les intéressera davantage ; & je finis par souhaiter encore que, selon mes vues, elle puisse être utile à quelques-uns d'entr'eux.





## QUATRIEME PARTIE.

LE

## NOUVELLISTE SUISSE.

### TURQUIE.

*Constantinople.* Il est décidé que la Porte cede à la maison d'Autriche les districts de la Moldavie qui avaient été occupés par les troupes de cette dernière puissance. Ce n'est, à ce qu'on assure, qu'un terrain peu étendu, & duquel les Turcs ne pouvaient tirer que peu d'avantage en aucun tems.

Le cheik Daher ayant, malgré la victoire qu'il avait remportée sur l'armée des Egyptiens, offert à la Porte de payer les sept années arriérées du tribut qu'il doit pour les états dont il est en possession, il a obtenu une amnistie générale, dont l'acte a été apporté à Seyde par un capigi bachi. Ainsi l'on avait lieu d'espérer que la paix renaîtrait enfin dans ces malheureuses contrées, déchirées depuis si long-tems par des troubles intestins. Mais, quoique cet officier ait informé Mehemet-Aboudaab de l'objet de sa mission & de la volonté du grand-seigneur,

en l'invitant à ne plus regarder le cheik comme son ennemi ; ce gouverneur de l'Égypte n'en persiste pas moins dans le dessein de continuer la guerre contre ce dernier , dont il a déclaré avoir juré la perte ; & il s'est avancé à la tête d'une armée considérable jusqu'à la ville de Gaza, dont il s'est emparé, tandis que le cheik se prépare à arrêter, s'il le peut , les progrès de son ennemi.

Les grecs & les arméniens ont célébré la pâque dans cette capitale avec une liberté & une tranquillité dont ils ne jouissaient pas auparavant , le grand-seigneur ayant donné ordre à toutes les gardes de la ville de veiller à leur sûreté & d'empêcher qu'ils ne fussent troublés dans la célébration de cette fête religieuse.

Un événement dont on a lieu de craindre les suites, est la déposition de Sahib-Guerai , que les Russes avaient fait élire chan de Crimée, & qui, par une révolution générale arrivée dans la presqu'isle , s'est vu contraint de l'abandonner & de se réfugier dans le voisinage de cette capitale , d'où il a fait savoir son arrivée au grand - seigneur. Il l'a informé en même tems que sa disgrâce a pour cause le mécontentement de ses sujets irrités de la cession faite aux Russes de trois places fortes , & que Dawlet-Guerai qui a été élu à sa place, se dispose à envoyer à la Porte une ambassade solennelle. On prévoit que la Russie exigera

peut-être que son protégé soit rétabli dans sa dignité , ce qui ne pourra s'opérer que par la voie des armes.

On écrit de Bassora qu'une armée formidable de Persans , commandée par Saddik-Kan , s'avance pour faire le siege de cette place , & que tout y est dans la plus grande consternation.

R U S S I E.

*Moscou.* Le prince Repnin est enfin parti pour son ambassade auprès de la Porte ; il se rendra d'abord à Kiovie , & de là à Choczim , où il rencontrera Abdul - Kerim , ambassadeur du grand - seigneur , & il continuera son voyage pour Constantinople.

Un riche négociant russe ayant destiné un capital considérable pour établir une branche de commerce sur la Mer - Noire , & supplié l'impératrice de vouloir encourager cette entreprise , S. M. Imp. a ordonné qu'on lui fournisse gratuitement tous les bâtimens nécessaires. Elle a déclaré de plus qu'elle bonifierait toutes les pertes que ce négociant pourrait faire dans ce commerce , & que les avantages qui en reviendraient , seraient tous à son profit.

Comme rien de tout ce qui se rapporte au bien public n'échappe à l'attention bienfaisante de cette souveraine , elle vient de publier des loix somptuaires concernant les

carrosses & autres voitures dont se servent les particuliers, afin de remédier aux abus qui s'étaient introduits à cet égard. Elle a aussi exempté de la moitié des impôts & pour trois années consécutives les habitans des provinces acquises dans la Pologne. De nouveaux bâtimens ont été ajoutés au college de Polocz dans la Russie - Blanche, lequel est gouverné par des jésuites; & l'on établira à Duinebourg un noviciat de cette société.

S U E D E.

*Stockholm.* Le procès des membres de la cour de justice de Jonkioping, dont on a parlé, & qui est resté pendant quelque tems sur le bureau, vient d'être jugé. Quatre d'entr'eux ont été privés de leurs emplois, & les autres sont suspendus de leurs fonctions pour quelque tems.

La cour a reçu avis que le roi était heureusement arrivé à Abo, d'où S. M. s'est rendue à Helsingfors. C'est le duc d'Ostrogothie qui, selon les constitutions du royaume, exerce les fonctions de gouverneur de cette capitale, depuis que le monarque a passé la mer, & la reine mere donne audience aux ambassadeurs.

La défense de distiller de l'eau-de-vie a été révoquée avant le départ du roi; mais S. M. s'est réservé le pouvoir d'affirmer le privilege exclusif de cette distillation, & de



régler la quantité que l'on pourra en faire chaque année. Le premier bail a été fait provisionnellement pour quinze ans, & il ne sera pas permis d'en distiller plus de 300,000 tonnes par an, lesquelles seront réparties dans le royaume proportionnellement à la population des villes & des provinces. On a mis en même tems un impôt sur chaque tonne.

Le gouvernement continue à donner la plus grande attention à tout ce qui peut concerner la marine militaire. Depuis la révolution, la flotte a été augmentée de sept vaisseaux de ligne, Tous les abus relatifs à cet important objet ont été corrigés, de sages réglemens en préviennent le retour, toutes les dépenses nécessaires se font avec économie. On a formé de bons magasins; des bois de construction, tirés de la Poméranie Suédoise, remplacent ceux que l'on faisait venir à grands frais de l'étranger. Enfin on a réparé les galeres dont on se sert avec avantage sur la Baltique, & l'on a créé un corps de mariniers pour ce sujet.

#### D A N N E M A R C.

*Copenhagen.* Le roi d'Angleterre ayant fait notifier à la cour la mort de la reine sa sœur, a ordonné de prendre le deuil pour quatre semaines.

#### P O L O G N E.

*Varsovie.* Le général comte de Romanzow

est parti pour Moscou & emmène avec lui tous ses équipages. Les 30,000 Russes qui restent en Pologne sont répartis en Lithuanie, dans la Volhynie & dans d'autres provinces voisines. Leurs commandans ont ordre de se conformer à tout ce qui sera prescrit par le baron de Stakelberg, ministre de Russie. Il n'y a pas d'apparence que ces troupes évacuent de quelque tems le royaume, puisqu'elles achètent des provisions & forment des magasins.

Lorsque le conseil permanent a été informé de l'injonction faite aux habitans de divers districts en-deça de la Netze d'aller prêter serment à S. M. le roi de Prusse, il a fait remettre par le grand-chancelier de la couronne au ministre de ce monarque une note dans laquelle on réclame la clause du traité de partage, portant, qu'au cas que les commissaires respectifs ne puissent pas s'accorder entr'eux au sujet des limites, la médiation des deux autres cours serait invoquée & employée pour résoudre les difficultés qui se feraient élevées à ce sujet. Une autre note uniforme & relative au même but a été également remise aux ministres des deux cours impériales, pour les réquerir, d'informer les puissances de cet incident & d'intervenir en vertu de leur ministère, à l'effet d'obtenir de S. M. Prussienne que l'exécu-

tion de son ordonnance soit incessamment arrêtée. Cependant, malgré ces réclamations, la cérémonie de la prestation du serment s'est faite au jour marqué, sans opposition de la part des habitans, qui n'en ont marqué aucun mécontentement.

Le conseil permanent continue ses assemblées deux fois par semaine. Le roi y assiste régulièrement. On s'y occupe de l'administration intérieure & de la levée des impôts. Celui qu'on a établi sur les cheminées, rencontre des difficultés dans quelques provinces, qui n'ayant point eu de députés dans la dernière diète, prétendent n'être pas obligées de se soumettre à ses décisions. La douane générale est établie, les droits qu'on exige sont doubles des anciens, & l'on n'a aucun égard aux privilèges de la noblesse. Quatre nonces ont déposé au grad de cette capitale & publié un manifeste dans lequel ils protestent contre les procédés de la dernière diète & de la délégation. Le comte Branicki, grand-général de la couronne doit se rendre à Moscou, pour des affaires que l'on croit de la plus grande importance. L'impératrice-reine fait lever quatre régimens de hulans dans ses provinces polonoises, & a donné ordre d'y former des magasins. Le roi de Prusse a passé en revue ses troupes qui formaient le camp de Graudentz. S. M. a ac-

cordé 50,000 écus pour contribuer à la réparation des dommages causés par l'incendie de Königsberg, & 8000 pour ceux que les glaces de la Vistule ont occasionnés.

S U I S S E.

*Frauenfeld.* Le 19 juillet, deux exprès arrivés ici, l'un de Bâle & l'autre de Schaffhouse, ont annoncé à S. E. Heydegger, bourguemaitre de Zurich, & actuellement député à la diète, la prochaine arrivée de M. le président de Vergennes, en qualité de ministre plénipotentiaire de la cour de France. On croit que S. E. ne restera ici que deux ou trois jours, & ira ensuite à Zurich remettre ses lettres de créance. Quelques avis particuliers portent que ce ministre se rendra à Soleure, après avoir passé par les cantons démocratiques, de même que par Lucerne & Berne.

Voici les noms des seigneurs députés des cantons & états unis, qui ont assisté à la diète de la présente année:

*Zurich.* S. E. M. Jean-Conrard Heydegger, bourguemaitre. M. Jean - Heinrich Ott, membre du conseil & statthalter.

*Berne.* S. E. M. Fridrich Sinner, avoyer. M. Jean-Rodolph Manuel, banneret.

*Lucerne.* M. François-Xavery Pfyffer, de Heydegger, du conseil & hôpitalier. M. Jean-Baptiste Pfyffer de Attishoffen, du conseil & ancien baillif du Rheinthal.

*Ury.* M. Charles-François Muller, landamman. M. Joseph-Etienne Jauch, ancien landamman & ancien baillif de Frauenfeld.

*Schweitz.* M. le général Nazary, baron de Reding, de Bibergg, landamman. M. le colonel Aloyzius Waber, ancien landamman & banneret.

*Underwalden haut & bas.* M. Stanislas-Aloyzius Christen, landamman. M. François-Joseph Hultz, du conseil & ancien landamman.

*Zug.* M. Charles-Gaspar-Nicolas Kollin, staabfuhrer. M. le chevalier Joseph-Antoine Henry, ancien landamman.

*Glaris.* M. Balthasar-Joseph Hauser, landamman. M. Jean-Gaspar Schindler, stathalter du pays.

*Bâle.* S. E. M. Jean Debary, bourguemaître. M. Fredric Munch, du conseil intérieur.

*Fribourg.* S. E. M. François - Romain Verro, avoyer. M. François J. N. de Forel, de Midde, membre du petit conseil.

*Soleure.* S. E. M. Joseph-Charles-Etienne Glutz, avoyer. M. Louis-Joseph-Benedict Urs Duggener, banneret.

*Schaffhausen.* S. E. M. François-Anselme De Meyenbourg, bourguemaître. M. Jean-François Keller, stathalter.

*Appenzel.* M. Antoine - Joseph Sutter, landamman du conseil intérieur. M. Gebard

Zuricher , landamman du conseil extérieur.

*Abbe de S. Gal.* M. le chevalier François J. Muller, conseiller & gouverneur du pays.

*Ville de S. Gal.* L. E. M. Henry Schlumpf, bourguemaître.

*Lucerne.* S. E. M. François-Nicolas-Leonce Balthasar, seigneur de Sempach, ancien avoyer & banneret de la ville & république de Lucerne, mourut le 8 avril dernier dans la 74<sup>e</sup> année de son âge. Cet illustre magistrat, né en 1701, entra en 1723 dans le conseil souverain. Il fut fait baillif de Kuntwyl en 1726 ; il succéda à son pere dans le petit conseil en 1730. Il remplit successivement les premieres places ; il fut employé dans plusieurs affaires importantes au-dedans & au-dehors ; en 1762, il reçut la banniere de la ville, & il fut élevé en 1767 à la charge éminente d'avoyer. Sur ses instances réitérées, il obtint sa démission en 1772. S. E. laisse un fils, M. Jean-Baptiste-Joseph-Leonce Balthasar, né en 1731, du grand conseil 1752, capitaine-général à Wyl 1767. La banniere fut remise avec les formalités d'usage à S. E. Walther-Louis-Leonce Amrhyn, moderne seigneur avoyer.

Nous regrettons aussi un digne magistrat dans la personne de M. François-Xavier-Irene Mohr, du petit conseil, & trésorier :

qui a été enlevé à la patrie par une mort subite. Il naquit en 1722, entra dans le conseil souverain en 1744; baillif à Buron, Triengen & Winikon, en 1748; du petit conseil en 1758. Il fut employé dans diverses députations, où il fit paraître des talens distingués, & une grande connaissance des hommes & des affaires. Il fut en particulier l'un des seigneurs représentans, envoyés à Neuchatel en 1768 par les quatre cantons alliés de cet état, & il y remporta le respect & les justes éloges de tous ceux qui eurent l'avantage de le connaître plus particulièrement.

*Berne.* Le 6 juillet, LL. EE. du sénat nommerent pour remplir la chaire de professeur en éloquence & belles-lettres, dans l'académie de Lausanne, vacante par la mort de M. Pavillard, comme nous l'avons annoncé, M. Marc-Philippe Du Toit, fils de M. Du Toit, ci-devant pasteur de l'église française de Berne, & aujourd'hui pasteur à Meiry. Ce jeune savant a reçu l'imposition des mains en 1773.

*Manheim.* Le 177e tirage de la loterie électorale Palatine, s'est exécuté le 6 juillet 1775; les numéros qui ont été extraits de la roue de fortune, sont :

. 2. 44. 71. 55. 64.

---

*T A B L E.*

I. PARTIE. Annales littéraires de la Suisse.

- I. *La Théologie chrétienne.* 3  
 II. *Les vrais Principes de la lecture, &c.* 9  
 III. *Nouvelle littéraire.* 14

II. PARTIE. Annales littéraires de l'Europe.

- I. *La vie du pape Clément XIV, GANGANELLI.* 15  
 II. *Séance de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin.* 23  
 III. *Voyage en Sicile & à Malthe, &c.* 35

III. PARTIE. Pièces fugitives.

- I. *Copie d'un mémoire sur un hygrometre comparable, &c.* 49  
 II. *Epître.* 65  
 III. *Les amours de Victorine & de Philogene.* 74  
 IV. *Lettre à M. BERTRAND, professeur de belles-lettres, à Neuchatel.* 103

V. PARTIE. Annales politiques de l'Europe.

- Turquie.* . . . . . 117  
*Russie.* . . . . . 119  
*Suede.* . . . . . 120  
*Dannemarc.* . . . . . 121  
*Pologne.* . . . . . *ibid*  
*Suisse.* . . . . . 124